

# ASYMETRIE <sup>N°4</sup>

*Bulletin d'un Réseau de l'Antimonde*

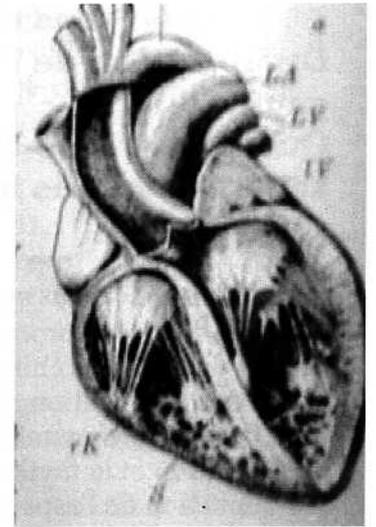
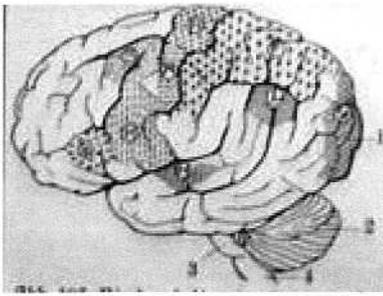
PRIX LIBRE

JUIN 2007

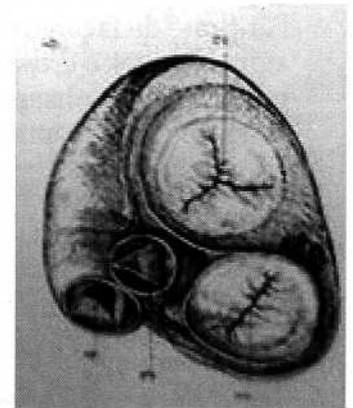
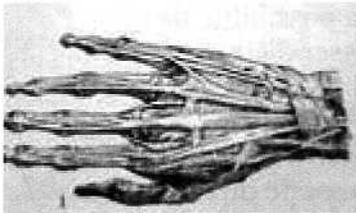


*Dans les entrailles  
de la charogne  
(seconde partie)*





**L'autopsie continue.** Le cadavre est encore chaud et l'actualité brûlante, mais les convulsions sarkoziennes de la Rance nous rappellent qu'il n'y a rien de vraiment nouveau sous le soleil : le capitalisme a toujours su s'accommoder du racisme et de l' « ethnicisme » ( voir *Migrations, mixité sociale , cosmopolitique* p11-19). Mais gare ! Quand ses sphincters se relâchent, les barbouzes pullulent ( voir *Notes de lecture sur les sociétés militaires privées* p 20-25). Et si ça pue autant, c'est qu'à l'aune de l'écosystème, toute la vie humaine a été polluée ( voir *Quel sens donner à notre existence ?* p4-10). Avant d'être nous mêmes complètement gangrenés , il est donc toujours aussi urgent *d'euthanasier cette civilisation.*

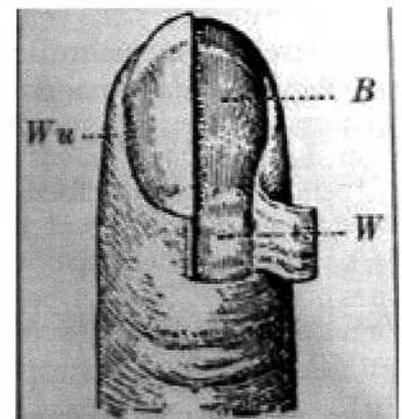


? Du fait d'un vicieux sabotage et de l'habituelle inconséquence, ce numéro sort très en retard ; on espère pouvoir parvenir un jour à une périodicité convenable, toutes les contributions sont bienvenues.

? Pour contacter l'Antimonde en Rance : [Antimonde@No-log.org](mailto:Antimonde@No-log.org)  
 l'Antiwelt buro : [Antiwelt@No-log.org](mailto:Antiwelt@No-log.org)  
 ? Pour commander les précédents numéros et l'Asymétrie en Anglais, écrire à l'Antiwelt buro.



**Spéciale dédicace à tous nos camaros actuellement otages des Etats de l'Immonde.**



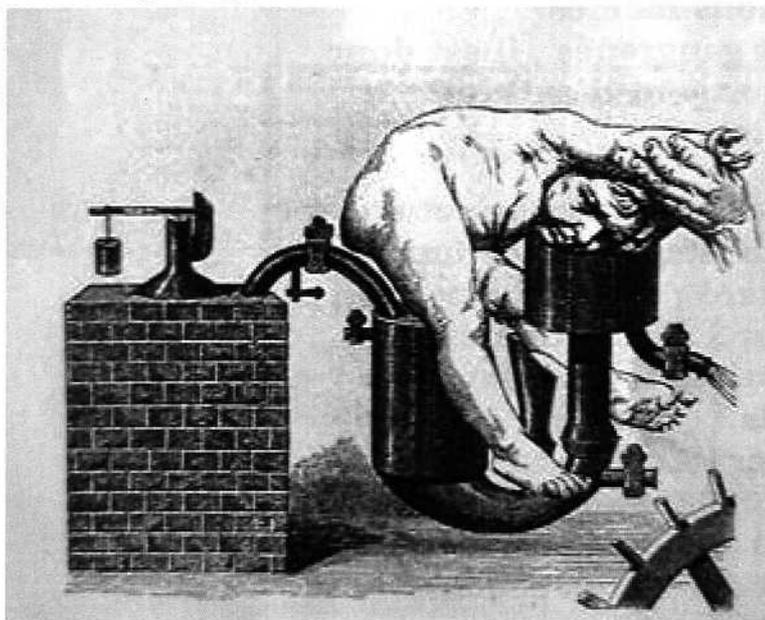
## Quel sens donner à notre existence ?

### Organisation de l'espace et du temps dans le sens de l'idéologie capitaliste.

### Quelques pistes de réflexions dans un monde peuplé de signes, accumulés dans la segmentation diffuse...

Inscrit dans le corpus spatio-temporel du continuum *éternité*, être de son temps, ou de son époque, doit être entendu comme l'affirmation ontologique d'un sens donné à son existence. Pour être quelqu'un, quelque chose ou de quelque part, il doit exister un *avant*, un *après* et un *pendant*. De ce processus d'aliénation : l'ici et maintenant vus en tant que vecteur éternitaire, donc en tant que phénomène de transmission aux modalités inchangeables ; nous entrons de plein pied dans la mystification et la mythologie, les grands hommes, les œuvres éternelles, le contrat social de l'organisation de l'espace et du temps, l'idéologie capitaliste installée comme une *doxa matricielle*, le combat tautologique d'un Sisyphes perdu dans un monde peuplé non pas d'êtres vivants, mais de signes, sémaphores accumulés dans une segmentation diffuse, et vaporeuse...

En suivant l'analyse de Zygmunt Bauman dans *La Vie Liquide*, nous pouvons envisager que le Temps correspondrait à un Espace de quêtes et de conquêtes, ou dit autrement, à cette césure problématique entre le fini et l'infini : « L'éternité est le paria évident. Mais pas l'infini, cependant ; tant qu'il dure, le présent peut être étiré au-delà de toute limite, et contenir tout ce que l'on espérait obtenir autrefois uniquement avec le temps (...) C'est la vitesse, et non la durée, qui compte. Avec la bonne vitesse, on peut consommer toute l'éternité du présent continu de la vie terrestre. C'est du moins ce que tente et espère accomplir le « lumpenprolétariat spirituel ». L'astuce est de comprimer l'éternité de façon qu'elle entre, tout entière, dans le temps de la vie individuelle. (...) A quoi sinon à agir selon cette croyance, servent les remise en état, remise à neuf, recyclage, révision et reconstitution obsessionnels, compulsifs et irrépressibles de l'identité ? Après tout, l'« identité » concerne (tout comme avant elle la réincarnation et la résurrection d'antan) la possibilité de



« renaître » - de cesser d'être ce que l'on est puis de se transformer en quelqu'un que l'on n'est pas encore. »

Et c'est peut-être aussi pour cette raison que dans le monde du capitalisme liquéfié, tentaculaire, libertaire libéral, personne ne naît pour être prolétaire. Aucun humain ne débarque dans ce monde pour souffrir une vie de merde. Aucun humain, occidental, fier de sa conscience moderne, celle de la démocratie, des droits de l'homme et du monde libre, conscience héritée de deux siècles de guerres civiles, de destructions de la nature, de pillages de la planète et de deux guerres mondiales bestiales, n'arrive à la vie en désirant un autre rôle que celui de maître.

Maître de son existence (*la multiplicité d'unicité*), maître de sa liberté

d'esclave (*la foi*), maître de sa spécialisation (*l'efficacité*), maître de ses capacités de nuisances (*la gemeinwesen de la modernité*)... au royaume des maîtres de la servitude volontaire !, tous sont là pour vivre une vie de grands bourgeois, n'ayons pas peur des mots ( ni des maux), la populace transformée virtuellement en aristocrates... mais réellement pantins, polichinelles, associés dépendants de la méritocratie en place dans les démocraties oligarchiques.

« En dépit de la tendance historique à l'oligarchie, les ouvriers savent de moins en moins qu'ils sont des ouvriers ». En effet, comme le pose Theodor W. Adorno dans cet extrait des *Minima Moralia*, nous pouvons dire aujourd'hui que l'ouvrier occidental, le prolétaire sans emploi, le lumpen

ethniquement stigmatisé, et autres formes de ghettoisés, se sont adaptés eux aussi à la pensée dominante de la modernité que relaient les organes médiatiques, culturels ainsi que culturels, suivant en cela le principe d'uniformisation massification de la classe moyenne, les petits bourgeois, petits cadres, fonctionnaires, commerçants, artisans, paysans, dans leur fascination d'esclaves pour l'opulence matérielle et fonctionnelle de leurs maîtres. Dans le monde de la vitesse sacralisée, technique et psychique, la technologie permettant d'aller toujours plus vite en tous points du globe, par l'annulation des distances, le temps et l'espace deviennent substrats de l'immédiateté capitaliste, le mental exprime également sa part en accélérant les processus de désaffection, de refoulement oubli, etc... S'agirait-il dans cette dynamique de la volonté d'être celui que l'on n'est pas, de désirer un autre *moi* ?

Dans le monde marchand... dans ce monde capitaliste, libéral, libertarien, ultra individualiste, Nous, la majorité de ces humains occidentaux, nous ne réaliserons jamais notre être-là patenté bourgeois, ce maître omnipotent, homo impotent, Ubu de la catastrophe et fantoche de l'immédiateté; nous ne réaliserons qu'un trompe l'œil, mélange hasardeux, au pire – au mieux peu importe, de paupérisation économique : esclave acteur du cirque ( une survie faite de bric et de broc, des raccords de bouts de chandelles, dans un contexte consumériste présenté comme infini, toujours tiré vers le haut, tandis que l'ascenseur social s'est retourné, mais touchera-t-il le fond, et quel fond ? ) ; et de l'affirmation d'un *Moi* englué dans une survie remplie de désirs schizophrènes ( là où l'être pour soi est absent, l'être en soi affirme ses dépendances au paraître, dans une précarité éternelle, le jetable en échange cliniquement kleenex ; entre le *moi* ontologique et le *moi* social existe une foulditude de *moi* jetables, modernisables) . Dépossédés.

« Il ne suffit point de décréter les Droits de l'homme ; il se pourra qu'un tyran s'élève et s'arme même de ces droits contre le peuple ; et celui de tous les peuples le plus opprimé sera celui qui, par une tyrannie pleine de douceur, le serait au nom de ses propres droits. Sous une tyrannie aussi sainte, ce peuple n'oserait plus rien sans crime pour sa liberté. Le crime adroit s'érigerait en une sorte de religion, et les fripons seraient dans l'arche sacrée. » (Saint-Just, 'On ne peut pas régner innocemment'). La société du spectacle est bien cette « tyrannie pleine de douceur » - qui se présente comme post-capitaliste et post-industrielle(1) – pour le contractant et uniquement pour celui-là ( car pour tous les autres, *nous, la majorité*, la tyrannie est bien réelle, vécue comme immédiatement destructrice, d'autant plus que nous subissons aujourd'hui, en Occident, un retour aux origines formelles du capital : sélectif, victorien, eugéniste), qui, adepte libertaire libéral, signe avec notre sang le contrat peau de chagrin des désirs et des jouissances à consumer sur place... qu'il s'agisse pour cela de prendre des avions supersoniques pour être ici et là-bas tout de suite et en permanence, ou alors tout simplement pour voyager virtuellement, confortablement installé dans sa tour d'ivoire, égotiste Babel, "ivory fever"...

Eh ! Toi ! T'as pas de blé ?! Crève donc dans ton clapier !!!

Où est la vie facile de farniente des possédants ?

Facile ! Vous avez dit facile ?

Quelle vie facile ?

Celle des grandes maisons ; palais et autre repaires de nuisibles ; saines et rafraîchissantes à vivre ?

Celle du Temps qui coule comme un long fleuve tranquille ; crime, luxe et volupté ?

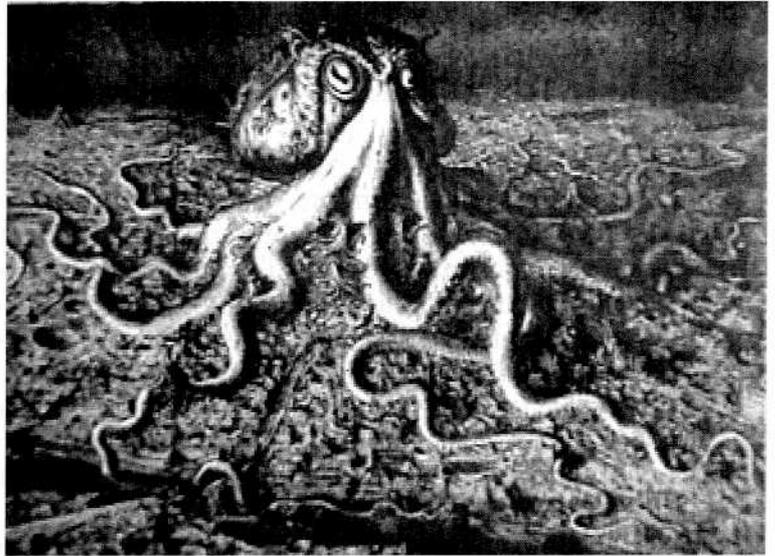
Celle de la hache de guerre déterrée pour mater les raisons de la colère ?

La maison, symbole modal du foyer sain et suffisant, pour couple rayonnant. Spacieuse, pour accueillir beaucoup petits enfants, bioénergétique, pour que cela dure longtemps... Comment comparer ces maisons, reliquats et permanences des liens avec la Nature, leurs matériaux de construction (pierre, terre, bois, végétaux), avec les maisons individuelles "ça m'suffit" construites en masse et uniformément par les consortiums du bâtiment, sans entrer dans une critique de l'organisation du temps et de l'espace par le capitalisme, donc sans aborder le sens de l'histoire moderne ?

Avec l'ère capitaliste, l'Histoire est entrée dans cette phase de modernisation des rapports de classe antagoniques et de ses réflexions métaphysiques et spirituelles. Cela bien entendu principalement dans la sphère occident -judéo-chrétien, du moins dans les formes que nous connaissons (il serait pertinent d'étudier également les sphères chinoise, indienne et musulmane). A partir de la révolution industrielle (sans avoir besoin de remonter avant les *sources de l'aliénation*, cet éden du primitivisme libéral, version libertarienne du paradis perdu), l'espace est devenu celui de la production et de la

reproduction, et le temps la mesure de sa modernisation permanente et incessante. N'est-ce pas un symptôme de cette dynamique que les campagnes (au moins en France) n'eussent cessé de se vider depuis le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1960 pour se retrouver à nouveau convoitées et occupées, outre par l'agriculture et le tourisme industriels, pour l'espace individualisable qu'elles offrent dans un temps segmenté, le temps du repos de la machine humaine ?

D'un côté, des propriétaires, ultra riches, aristocrates, grands bourgeois, possesseurs de demeures familiales provenant d'une mainmise séculaire et patriarcale, un racket de dieux vivants, sur les richesses du monde ; ainsi que des nouveaux riches qui se scindent en deux tendances : celle de l'ultra consumérisme, technologique, scientifique, matérialiste, qui bien souvent par ignorance, absence de goût, et désir infantile d'étalage ostentatoire de leurs richesses, va se faire construire du moderne, tape à l'œil, démesuré, mais sans s'occuper des aspects esthétique et bioénergétique des matériaux et du lieu ; et celle de la bourgeoisie bohème, adepte de l'éco-capitalisme, ou capitalisme durable, qui pour sa part va se positionner idéologiquement dans la reconstruction à l'ancienne de fermes du terroir ou d'auto constructions, tout cela labellisé authentique, éco-éthique ( et toc ! )...



D'un autre côté, des esclaves du tertiaire par millions, traînent savates de l'endettement libre, celui-ci dépassant aujourd'hui toutes les espérances des financiers les plus loufoques comme on peut le voir au Japon où l'endettement pour cause d'immobilier – un toit pour le moi – peut se contracter sur plusieurs générations ; alors ces millions de tournent en rond investissent la sueur d'une vie de labeur, à crédit, dans des habitations dont la durée de vie n'excèdera pas la durée de remboursement du crédit, habitats pour lesquels ils n'auront choisi ni les matériaux ni l'espace. Les uns sur les autres. « Avec le lotissement, la ségrégation spatiale, sociale et fonctionnelle s'accroît au lieu de diminuer. »

Nous voyons que ces millions de désirants, vétérans de la déconstruction humaine en construction humaniste, compulsent fébrilement, le doigt sur la gâchette de l'atomiseur, le chapelet des désirs immédiats, une ode langoureuse et mortelle pour l'accession à la propriété privée. Privés de leur autonomie existentielle, ces maîtres esclaves d'un ground zéro permanent, n'essuient plus leurs larmes au césium sur les parures endeuillées de leurs enclaves numérisées. La vitesse limite de la lumière<sup>2</sup> les a replongés dans l'obscurité. Instantanéité de l'effacement. La durée de vie ( le temps ) de leurs propriétés privées diminue à mesure que croît l'étendue ( l'espace ) de la désertification de la durée elle-même, conjointement à la perte du sens ; l'intensification du racket capitaliste est impressionnant : deux générations vont devoir rembourser une "ça m'suffit " qui n'existera plus dans la réalité, dépassée, éliminée, sûrement par le renouvellement incessant de l'organisation polygarchique de l'espace-temps ( la propriété privée réelle de tous les oligarques et exploités de la colonisation de la planète hors notions de races et d'empires ), si ce n'est par une catastrophe écologique majeure ( Tsunami, explosion chimique ou nucléaire, montée des eaux etc... ).

Pourtant, nombreux sont ceux qui acceptent l'offre concentrationnaire qui leur est faite. Offre aux dimensions sécuritaires (pour l'Etat et les minorités possédantes) et mortifères (pour les "demandeurs", sic !) de plus en plus incontestables. « Le logement social c'était une forme de ségrégation des pauvres par rapport aux autres », époque où la lutte de classe imposait une définition du litige politique dans les sociétés modernes, qu'il fallait combattre selon une grille évolutionniste archaïque/moderne et qui a, momentanément, remporté la partie : « le pavillonnaire empile des ségrégations spatiales et générationnelles. Dans l'accession individuelle à la propriété, dans un lotissement neuf, les gens arrivent tous en même temps, vieillissent tous en même temps, ont des enfants du même âge en même temps et, en plus, ils ont le même porte-monnaie. Dans le logement social, les gens bougent, certains sont remplacés par d'autres, des vieux par des plus jeunes, etc. Dans l'accession, on sait que les gens bougent beaucoup moins. Cela fige l'espace et on a des poches de lotissements de vieux, de jeunes, de familles avec des enfants... C'est aussi une forme de ségrégation

dans la mesure où la plupart du temps, en plus de n'avoir aucun équipement ou commerce, le lotissement n'offre aucun espace public. Les élus aujourd'hui, croyant traduire le désir des habitants, ont peur des lieux de regroupement. »(3). Un bon exemple de novlangue, la représentation de la réalité par la pensée citoyenniste, les élus ne croient nullement traduire les désirs des habitants, ils mettent uniquement en application les desiderata des maîtres, inscrits dans cette vie liquide sous haute surveillance. N'est-il pas étrange (de ce genre d'étrangetés qui peuvent rendre narquois !) de constater le lien anthropomorphique entre la peur terreur diffuse et l'achèvement de l'humain, atomisé, séparé, fragmenté ?... Cet humain occidental, androïde du progrès fractal, overdosé de l'étal, n'a même plus le travail "utile" pour le rassurer dans son angoisse primale. Mais ce phénomène d'autisme sociétal se double d'une alexythimie ombilicale. Le temps c'est de l'argent !(4) Et l'espace, son terrain de nuisances... Alors, dans l'espoir de rester accrocher aux derniers wagons du train pour le néant, les esclaves rendus inutiles, rendus incapables d'aimer à l'instar de ces maîtres qui ont réifié le temps, réclament l'organisation dépossession de leur temps, du travail et des loisirs...

« "Arbeit macht frei" : le travail libère. C'est la phrase écrite à l'entrée du camp d'Auschwitz. Et c'est malheureusement le slogan choisi par Tommaso Coletti, président de la province de Chieti, pour les dépliants et les encarts publicitaires vantant les Centres pour l'emploi. "Le travail rend libre. Je ne me souviens pas où j'ai lu cette phrase", écrit M. Coletti dans la publicité, "mais c'est une de ces citations qui vous frappent immédiatement parce qu'elles renferment une immense vérité. »(5) Cela aurait été écrit dans le but cynique de choquer le démocrate dans sa conscience coupable de fossoyeur, cela servirait-il à exprimer la pensée profonde d'un fasciste, nous ne voyons pas en quoi "ce slogan" aurait été

choisi" ?! Affirmer n'est-ce pas commerce de la monde libre ? Le pas en lui-même à l'aliénation qu'il question en travail, dans le capitaliste, value à des fins n'est-il pas l'organisation durée dans la l'horloge mécanique de chaque instant,



"malheureusement que le travail libère, inscrit dans le fond de sociale démocratie, le travail ne contient-il une relation privilégiée s'agit de remettre en permanence ? Le modus operandi d'extraction de plus-monopolistiques, intimement lié à réifiée du temps – la répétition avec (6) comme élément fixation totalitaire de puisque au temps de

travail s'associe le temps des loisirs, les deux appartenant de ce fait à un temps unique : celui de la production/consommation, reproduction/consumation – et à son expression physique dans l'occupation de l'espace – que ce soit à l'usine, au bureau, en zone pavillonnaire, en tourisme ou dans les charniers ?

Oui, lorsque des Centres pour l'emploi, en Italie, pays membre de la démocratie européenne, font leur propagande pour le travail en prenant comme image positive les « camps de la mort », alors nous pouvons être sûr que la novlangue est aux commandes de l'abjecte et de l'immonde. Oui, Coletti la crapule, c'est également en Italie que des fermes d'esclaves existent. « Le 18 juillet 2006, la police a libéré plus d'une centaine de personnes retenues contre leur volonté dans des fermes agricoles (près de Foggia) dans la région des Pouilles. Il s'agissait de véritables camps de travail, entourés de barbelés et gardés par des sentinelles armées. (...) Journées de travail de 3 heures du matin à 21 heures, interdiction de quitter les lieux, menaces et passages à tabac quotidiens, (...) sans parler des viols et des meurtres, (...) parqués dans des fermes désaffectées où il n'y a ni électricité, ni chauffage, ni sanitaires, ni eau courante, ni lits. »(7)

Il reste tellement de questions à se poser, et nous n'avons que si peu détruit... travail, utilité, exploitation, vagabondage, modernité, temps, usure, désespoir... crime, luxe et volupté ?... Mais vu que toutes les questions sont liées, nous n'avons d'autres choix que de dépoussiérer l'ensemble, de soulever un coin de paillason, de regarder en face nos vieux démons...

« Dans une société où seul “le fait de travailler et d’avoir un domicile vous permet d’être un citoyen”, le vagabondage constitue surtout “l’école primaire du délit et du crime”, “l’état préparatoire par lequel l’enfant passera toujours pour devenir délinquant” (...) Inadapté social, récusant le travail et les modèles de l’ordre industriel, le vagabond reste une “plaie sociale” dont la présence résiduelle retarde l’avènement du monde moderne. »(8)

Mais de quel monde moderne voudrions-nous l’avènement ?

Vers quel genre d’enfer pourrions-nous désirer hâter la fin de ce processus de modernisation pétrification ?

Plutôt vagabond et barbare qu’homomodernus !(9)... Un nouveau faux choix ou encore une fois une absence de choix !

Il existe dans la civilisation capitaliste une dynamique de pétrification du temps et de l’espace, une combinatoire de la vitesse réelle et de la vitesse virtuelle qui s’exprime en tant qu’instantanéité/effacement.

Cette existence de l’immédiateté correspondrait à une disparition de l’être pour soi, vécu comme un être anhistorique, un absolu évanescant. A vouloir être ce consommateur des sirènes kaléidoscopiques du monde marchand et de ses sémaphores spectaculaires, le sujet capitaliste devient l’objet de ses phantasmes, l’oubli le guette, le précède, lui ouvre la voie, il est prêt à griller sous les sunlights du Progrès. « C’est là le désespoir de l’immédiat ; ne point vouloir être soi, ou plus bas encore : ne point vouloir être un moi ou, forme la plus basse de toutes : désirer d’être un autre, se souhaiter un nouveau moi. (...) L’homme de l’immédiat, en désespérant, n’a même pas assez de moi pour souhaiter ou rêver d’avoir au moins été celui qu’il n’est devenu. Il s’aide alors d’autre façon, en souhaitant d’être un autre. Qu’on regarde pour s’en convaincre les gens du spontané : à l’heure du désespoir, le premier souhait qui leur vient, est d’avoir été ou de devenir un autre. (...) Et ce désespéré, dont l’unique désir est cette métamorphose de toutes la plus folle, le voici amoureux, oui, amoureux de l’illusion que le changement lui serait aussi facile que de changer d’habit. Car l’homme de l’immédiat ne se connaît pas lui-même, littéralement il ne se connaît qu’à l’habit, il ne reconnaît un moi (et l’on retrouve ici son comique infini) qu’à sa vie extérieure. On ne saurait guère trouver de méprise plus ridicule ; car, justement, infinie est la différence entre le moi et ses dehors. Comme toute cette vie a été changée pour l’homme de l’immédiat, et qu’il est tombé dans le désespoir, il fait un pas de plus, l’idée lui vient et lui sourit : tiens ! si je devenais un autre ? si je m’offrais un nouveau moi. Oui, s’il devenait un autre ? – mais saurait-il ensuite se reconnaître ? »(10)

Le citoyen de la démocratie marchande ressemble étrangement à cet individu de la confusion, qui ne sait plus qui il est, ayant intégré en lieu et place de son originelle originalité l’être-là du Capital, et qui, ne pouvant plus se tourner vers son originalité originelle – éparpillée, fragmentée, segmentée et disloquée par la profusion des devoir être grimaçants que propose l’être-là immanent et instantané du Capital – se retourne dans sa tombe de mort-vivant, vivant, de compositions fallacieuses et détournements essentiels, une mort permanente. Il devient dès lors ce reliquat informel et formaté d’individualité autonomisée ( l’autonomie de la plus-value), libéré de la domination religieuse séculaire, condamné à errer dans un syncrétisme apocalyptique de pensées religieuses aussi bien que laïques, en un vaste sacerdoce œcuménique des négativités non dépassées. « Les jardiniers du créatif avaient voulu jouer à fond Nietzsche contre Hegel et souvent contre Marx. Ils s’étaient trompés de cible ; ce n’était ni la chouette de Hegel, ni la taupe de Marx, ni le chameau de Nietzsche qui nous surprendrait au détour du chemin ; c’était Malthus, le colporteur des conservatismes les plus infâmes, toujours souriant et affable, qui guettait le gogo pour marchander avec lui toute la pacotille libertarienne du nomadisme et du chaotisant. »(11)

Nous précisons que ce “nomadisme” rhizomique d’une confrérie de victimes, de consommateurs, de citoyens critiqué par Châtelet, est celui du contrat marchand, cette possibilité de consommer de l’espace et du temps immédiatement comme étant le fruit d’une liberté essentielle, alors même que cette liberté n’existe que parce que son carburant en est l’essence de sa raison d’être : l’exploitation ; exprimée en énergie fossile, le pétrole, élément central et modal de toutes les guerres et destructions de la planète de l’ère moderne. Ce libre nomade, riche de sa capacité d’oubli, pourra alors apprécier le chaos en toute individualisation de l’interprétation ; ne verra plus le monde qu’il arpentera autrement que par les images, photos, vidéos, qu’il en rapportera, planète objet, support décor servant à créer son propre film, humain objet, éléments réifiés indispensables pour peupler cette fiction.

Les liens fragmentés, usés et éphémères désenchantent les projets de vie collectifs. Il ne s'agit pas de cette fragmentation et de ce désenchantement que subit l'être au monde, et que nous pouvons envisager comme acquis permanents, mais plutôt de cette absence de permanence dans les liens, dans le liant que l'être moderne vit comme une liquéfaction, un *en-soi du hors moi*.

Le collectif a vécu l'abondance, depuis des siècles, sous forme de terreurs à partager au nom d'une histoire commune, de destinées liées, aliénées les unes aux autres. Partage on ne peut plus inéquitable, marqué du sceau de la schizophrénie.

L'abondance d'horreurs a vaincu le collectif.

Le projet collectif – dans la pensée dominante d'un accident, l'Occident prothésé et ultra protégé – a matériellement posé l'individu en son centre subjectif. Dans l'œil du cyclone.

L'individualisation de l'horreur renforce alors le projet collectif du : « Tous dans la même galère ; chacun pour soi ! ». Cela pourrait paraître paradoxal dans un monde où, ne serait-ce qu'aux Etats-Unis, les 400 américains les plus riches, tous milliardaires, ont, en un an, vu augmenter leur patrimoine de 120 milliards de dollars. Tandis que l'américain moyen mettrait 29000 ans pour réunir un patrimoine d'un milliard de dollars. Et pourtant cela représente la logique d'un système dans

lequel les oligarchies présentent des traits indiscutablement modernes, aux métamorphoses et restructurations incessantes, tout en ayant recours également à des formes de gestion pérennisées et sécularisées.

Combien de générations sur l'autel du sacrifice ?

Les raisons de la colère...

Pour que vogue la galère, il faut un rythme, un capitaine et des rameurs.

Le capitaine, chef d'orchestre, donne le rythme, orchestration du sens ;

Le sens, expression du dogme, organise l'espace et le temps.

Pour que le capitaine ne puisse plus se faire dénoncer en tant que capitaine, il risquerait de perdre sa tête, il délègue volontiers l'impulsion du rythme – ces modalités de l'être au monde capitaliste qui fixent les paramètres figés de l'espace et du temps – à des gardes pléthoriques de la domination entrepreneuriale, missionnaires spécialistes, journalistes niveleurs, grands prêtres du détournement, dogmatisés entre autres par des Aristote, Hobbes et Malthus.

Il suffit de relire ce qu'écrivit si

crûment Malthus dans la première édition de son *Essai sur la loi de population* parue en 1798.

Accrochez-vous, ça va swinguer !

« Un homme qui est né dans un monde déjà possédé, s'il ne lui est pas possible d'obtenir de ses parents les subsistances qu'il peut justement leur demander, et si la société n'a nul besoin de son travail, n'a aucun droit de réclamer la moindre part de nourriture, et, en réalité, il est de trop. Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert vacant pour lui ; elle lui ordonne de s'en aller, et elle ne tardera pas elle-même à mettre son ordre à exécution, s'il ne peut recourir à la compassion de quelques convives du banquet. Si ceux-ci se serrent pour lui faire place, d'autres intrus se présentent aussitôt, réclamant les mêmes faveurs. La nouvelle qu'il y a des aliments pour tous ceux qui arrivent remplit la salle de nouveaux postulants. L'ordre et l'harmonie du festin sont troublés, l'abondance qui régnait précédemment se change en disette, et la joie des convives est anéantie par le spectacle de la misère et de la pénurie qui sévissent dans toutes les parties de la salle, et par les clameurs importunes de ceux qui sont, à juste titre, furieux de ne pas trouver les aliments qu'on leur avait fait espérer. »



Au grand banquet de la survie se bousculent les rameurs, ces êtres-là du Capital, qui ont réussi à se faire une place, subtil mélange de chaînes et de jouissances. La galère n'est pas grande, d'où le privilège de devenir rameur ou mercenaire<sup>12</sup>, l'autre rôle fonctionnel qui sert à sécuriser l'abondance de ceux qui la possèdent depuis si longtemps contre l'intrusion haineuse de ceux qui n'ont rien ; mais elle a la particularité de coloniser la vie dans sa totalité, se rendant propriétaire de l'espace - la planète - et du temps - l'organisation de la réification.

Et vogue la galère sur les milliards d'êtres humains condamnés à être de trop !

Nous pouvons considérer, pour terminer là cette courte réflexion non exhaustive sur le cours de l'histoire humaine, que cette dynamique d'aliénation totalisante de l'espace et du temps opérée par le Capitalisme (quelles que soient ses formes), faisant perdurer sous des formes évanescentes la sécularisation effectuée par les tropismes religieux, ne nous donnent d'autres perspectives pour nous en désengager que la destruction totale de celle-ci.

Les seuls actes de réappropriation de notre espace et de notre temps passent de ce fait par les actes de destruction du capitalisme et de toutes les structures d'asservissement qui le soutiennent. Si nous n'acceptons pas de construire une réflexion concrète (car matérielle), une praxis qui s'inscrirait autour de cet axe dialectique : ne pas détruire ce qui nous détruit revient à accepter d'être détruit ! Alors autant jeter sa conscience dans les oubliettes de l'histoire des vaincus...

### Notes :

- 1- Voir Eric Hazan, « LQR – La propagande du quotidien » sur l'utilisation de la novlangue dans le paradigme modernité/sécurité.
- 2- Voir Paul Virilio, « La vitesse de libération » : « Depuis le début de ce siècle, l'absolue limite de la vitesse de la lumière éclaire, pourrait-on dire, à la fois l'espace et le temps. Ce n'est donc plus tellement la lumière qui illumine les choses (l'objet, le sujet, le trajet), c'est le caractère constant de sa vitesse-limite qui conditionne l'aperception phénoménale de la durée et de l'étendue du Monde. »
- 3- Propos d'une architecte glanés dans un numéro du journal progressiste Libération.
- 4- Voir Edward P. Thompson, « Temps, discipline du travail et capitalisme industriel » : « La première génération d'ouvriers en usine avait été instruite par les patrons de l'importance du temps ; la deuxième génération avait organisé des comités pour ramener la journée de travail à 10 heures ; la troisième génération faisait grève pour revendiquer la reconnaissance et le paiement des heures supplémentaires. Elle avait intégré la logique du patronat et appris à défendre ses droits dans le cadre de cette logique. Elle n'avait surtout que trop bien appris la leçon selon laquelle le temps c'est de l'argent. »
- 5- Paru dans la Republica de Milan ; lu dans Courier International de Septembre 2006
- 6- Article d'Asymétrie n°3 sur le Temps
- 7- Lu dans Courier International de Septembre 06
- 8- Dominique Kalifa, « L'encre et le sang », sur la Belle Epoque, les apaches, l'anarchie, la modernité, cette période de transition structurelle, organique et idéologique du Capital.
- 9- Il faut avoir vu la campagne publicitaire de la RATP sur l'Homo-modernus, à l'automne 2006, pour bien saisir, nonobstant son aspect grosse bertha de la caricature, la nécessité toujours plus pressante pour le pouvoir de présenter comme 'déviant', en les stigmatisant, tous les comportements qui sortent de la norme absolue : l'acceptation de l'exploitation. Aujourd'hui, l'enjeu, pour masquer l'identification des oligarchies et de l'exploitation, serait de créer une opposition existentielle et formelle entre moderne et barbare. Tu te prends un tonfa dans le cul, t'es moderne ; tu balances un cock sur un bus, t'es barbare !
- 10- Soeren Kierkegaard, « Traité du désespoir » : « On raconte qu'un paysan, venu pieds nus à la capitale, y gagna tant de gros sous, qu'il put s'acheter des bas et des souliers tout en gardant assez de reste pour se saouler. L'histoire dit qu'alors, ivre et voulant s'en retourner, il tomba au milieu de la route et s'y endormit. Vint à passer une voiture et le cocher de lui crier de bouger pour n'avoir pas les jambes écrasées. Notre ivrogne alors de s'éveiller, de regarder ses jambes et, ne les reconnaissant pas, à cause des bas et des souliers, de s'écrier : 'Passe toujours dessus, ce ne sont pas les miennes !' »
- 11- Gilles Châtelet, « Vivre et penser comme des porcs »
- 12- Voir à ce sujet l'article sur les SMP dans ce N° d'Asymétrie

# Migrations, mixité sociale, cosmopolitique. Un problème d'exclueurs?

## **Exotisme, s'abstenir.**

« L'actualité du processus de civilisation réside dans la réactivation de la dialectique colonisation-assimilation : la fin de la colonisation extra-métropolitaine, son rapatriement à l'intérieur de frontières presque hexagonales accompagne l'immigration durable qui s'y déploie. De même que la colonisation a pu s'exercer sur des classes dominées de la société française d'Ancien et de Nouveau Régime ( guerriers, puis bourgeois, enfin ouvriers), puis sur des populations indigénisées aux confins du monde pur constituer l'empire colonial, elle continue d'être opératoire tout en sophistiquant ses modes d'oppressions. Elle jette aujourd'hui son dévolu sur les plus vulnérables : les migrants et leurs descendants. La colonisation n'a pas seulement été une question de race et de genre, elle s'est combinée selon des variantes multiples avec les positions de classe.

Le paradigme du processus de civilisation, du progrès, implique le recours à la colonisation comme outil d'asservissement et d'exploitation, il n'en limite nullement l'usage dans le temps et dans l'espace. »<sup>1</sup>

Il n'y a pas de races. Il persiste, à travers les l'histoire, ce n'est pas une roman ou la « dure prose du différences et des des hégémonies. Des classes. Des tendances monde dur.

On sait que le terme sauvage forêt), marquant vivent à la *lisière* du monde en hordes... Dans la féroce culture réorchestrée à la occidentaux ont d'abord champ de l'animalité et du par le commerce et la territoire et de la culture. Hobbes à Rousseau le mythe du désir brutal, de la force et Technique de civilisation qui formes de justification des ordres par Aristote et

Les formes bien réelles et l'inconscient, de l'esclavage, de la colonisation et de l'individuation par le travail restent bien vivaces et ne cessent de se transformer.

Structures dynamiques et non figées, malgré leur persistance. Du coup ce qui se présente aujourd'hui comme civilisation s'expose à la terreur parce qu'elle *se sanctuarise* désignant les restes du monde comme « wild zones », zones grises et de non-droit... Et personne n'oublie que les trophées de la culture occidentale et universelle sont, de l'Inquisition à la colonisation et à l'épuration, ceux de la barbarie...

C'est bien la vie liquide des vaincus *d'aujourd'hui*, dont nous sommes, qu'explicite la question des migrations, économiques et politiques, celle de notre situation présente et de notre quotidien d'exploités quand les diasporas et les clandestins trouvent partout sur leurs chemins des dispositifs de



Il n'y en a jamais eu. Ce qui brisures et les cycles de fiction ou un récit, ni le monde », ce sont des hiérarchies, des traditions et origines, des castes et des lourdes et des tropismes. Un

vient du latin « silva » (la l'asociabilité de ceux qui civilisé. Seuls ou en bandes, opposition entre nature et Renaissance, les stratèges voulu borner et quadriller le naturel, avant de sécuriser colonisation celui du Ceci en entretenant de ambivalent de l'animalité et de la fertilité, de l'innocence. opère selon les vieilles origines des inégalités et des Augustin.

<sup>1</sup> Nacira Guérif-Souilamas «la République aristocratique», dans « la République mise à nu par son immigration », la fabrique, 2006, elle insiste sur le fait que la racialisation de la colonisation constitue une de ses plus puissantes sources de justification, et que son actualité ne repose pas sur la présence des colonisés en métropoles mais bien le processus de civilisation plus vaste et multiséculaire dont le déploiement sert la formation d'une centralité politique française. Ce n'est pas la colonisation qui explique les changements civilisationnels mais bien l'inverse.

sélection et de rétention (des Canaries et du Cap vert, jusqu'à Calais ou Melilla). Les barbelés, les dénonciations, les stigmatisations, nous les subissons tous, quel que soit le parcours.

Comme prolétaires, sans ethnicisation particulière. Dans l'incapacité à contrôler nous-mêmes nos vies.

Dans le *caractère de classe commun* de nos forces de travail.

Mais il faut rendre compte d'une *technique politique* qui joue de la matrice de la race, du droit du sang et de la catégorie d'ethnie pour mettre en avant le système laïc et démocratique, alors qu'elle ne fait qu'entériner continûment les séparations.

La « particularité » de l'humanisme-universalisme occidental comme *facteur dynamique* du développement du Capital réside aussi bien dans la sécularisation opérée par l'éthique et le pragmatisme protestant, dans le projet kantien de paix perpétuelle que dans ceux, actuels, de mixité sociale et de cosmopolitisme politique<sup>2</sup>, pour un monde devenu zone sécurisée de consommation transfrontalière.

C'est ce rapport entre ethnicisation et colonisation<sup>3</sup>, mais aussi celui entre ethnicisation et décolonisation<sup>4</sup> qu'il nous faut saisir maintenant et non l'héroïsme de nos devanciers et de leurs résistances passées (anti-impérialistes et anti-coloniales). L'histoire n'est pas tant de prendre parti que d'affirmer et de rendre visible combien nous sommes, quoiqu'il arrive, *partie prenante* de la petite histoire, sociale, de ses tumultes et des luttes, enracinés avec nos archaïsmes dans son déroulement schizophrénique, dont le calendrier et les horloges, les devoirs et les obligations, les transactions et les droits, restent réglés par les maîtres réels de ce monde, oligarques et barbouzes pour qui le ciel reste déglacé et les profits florissants...

Dans le prolongement du texte sur les racismes dans *Asymétrie 2*<sup>5</sup>, nous voulons insister sur une thèse qui nous semble structurelle, à savoir que le capitalisme (tant sous sa forme nationale/sécuritaire, protectionniste, que sous celle transnationale/concurrentielle) opère grâce à une corrélation étroite entre des doses savamment mesurées et *apparemment contradictoires* d'universalisme d'une part, de racisme et de sexisme d'autre part, et qu'il n'y a pas lieu de se poser la question de savoir lequel des deux termes de l'antinomie va l'emporter, puis qu'ils sont liés l'un à l'autre dans leur conception même. Ce qui fonctionne aujourd'hui c'est la *combinaison* (les années Mitterrand l'ont notamment expérimenté et décuplé) entre l'*universalisme*, où l'égalité des chances et des peuples comme but fonctionne, au déni du réel, comme base de légitimation du capital et du marché transnational par les cadres et les classes moyennes (posées comme mythe réalisé d'une grande classe homogène), et le *racisme* et le *sexisme* comme mécanismes destinés à structurer la majorité de la force de travail mais aussi les marges de l'ordre social autour de tendances lourdes dans les comportements. [le recensement ethnique en Angleterre<sup>6</sup> illustre parfaitement cette (ré)orientation de l'Etat providence en Etat pénal racialisé].

Cette combinaison dévoile le procès dynamique du Capital. Mais aussi les techniques démocratiques qui entretiennent l'opposition, vitale pour le Capital, entre prolétariat et délinquance... Ainsi, comprendre que le capital *ethnicise pour mieux régner* implique de se demander comment il est en mesure de contrôler un tant soit peu l'ethnicisation galopante du monde<sup>7</sup>...

### ***Passages de l'expérience à l'expertise. Segmentations qui servent l'économisme et le policier, et non l'inverse.***

---

<sup>2</sup> voir le très contestable ouvrage d'Ulrich Beck « Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation », flammation, 2006

<sup>33</sup> les Belges avaient introduits il y déjà longtemps au Rwanda les distinctions entre Tutsis et Hutus sur les cartes d'identités...

<sup>4</sup> voir S. Beaud, « la France invisible » sur les impacts actuels et divers de la décolonisation au Maghreb, en Afrique de l'Ouest et dans les pays de l'ex-Indochine.

<sup>5</sup> voir *Asymétrie 2* « les banlieues du monde » / Abdellali Hajjat, « Immigration postcoloniale et mémoire », l'harmattan, 2005 ; voir surtout Balibar, Wallerstein, « Race, nation, classe », la découverte, 1988 et Neil Lazarus, « penser le post colonial », amsterdam, 2006

<sup>6</sup> voir le Monde, 10/11/2006, sans oublier les 4 millions de caméras installées sur le territoire anglais, à la pointe des panoptismes occidentaux.

<sup>7</sup> Ainsi des américains en Irak et dans le « grand Moyen-Orient », des Russes du Caucase à l'Asie Centrale, de la tribalisation en Afrique et des insolubles problèmes balkaniques pour l'UE; mais aussi des cas comme ceux des indigénistes en Amsud, ou d'Avigdor Lieberman devenu ministre de l'intérieur israélien

« la paille dans ton œil; les rêves qui n'ont rien de rêves... »

« L'ALENA (alliance avec les US) a d'une part ruiné les paysans et, après une période de développement industriel exploitant la main d'œuvre mexicaine bon marché, a tout également liquidé ces entreprises à capitaux américains transférés dans des contrées à taux d'exploitation meilleur pour le capital » habitante d'Oaxaca, août 2006 .

C'est précisément parce qu'il est doctrinairement anti-universaliste ( de de Maistre à Gobineau en passant par Evola, jusqu'au différentialisme de la révolution conservatrice d'Alain de Benoist) que le racisme aide au maintien du capitalisme.

A un segment important de la force de travail, notamment les femmes, les immigrés, les clandestins, il justifie que soit attribué une rémunération de loin inférieure à celle que les modèles intégrateurs font miroiter<sup>8</sup>, de même qu'une ségrégation licite s'effectue pour les travaux refusés par les nationaux ( les métiers du bâtiment, de l'agriculture, de l'entretien, de la sécurité<sup>9</sup>).

Ce qui vaut en France est aujourd'hui poussé au bout du raisonnement par nombre des pétro-Etats du Golfe ( Qatar, Dubaï<sup>10</sup> ) où les travaux manuels ne sont plus du tout effectués par les nationaux; le racialisme, ici, radicalise l'exploitation par l'esclavagisme *intensif* des immigrés ( Malais, Indiens, Pakistanais, Philippins) présents sur place.

Pour clarifier encore, on ne parle plus ici d'un racisme héréditaire ou biologique mais

structurel, constant dans la forme et le venin, mais *flexible* dans ses frontières, un racisme sans races, différentialiste et centré sur le processus d'immigration, qui opère une ethnicisation de la force de travail (du peut être au fait que les OS immigrés étaient à la pointe des luttes des années 70).

L'immigration fonctionne alors clairement comme le repoussoir/facteur de cohésion sociale et nationale-mythique, ou comme l'agent de la désagrégation sociale (présentée comme telle par les racistes).

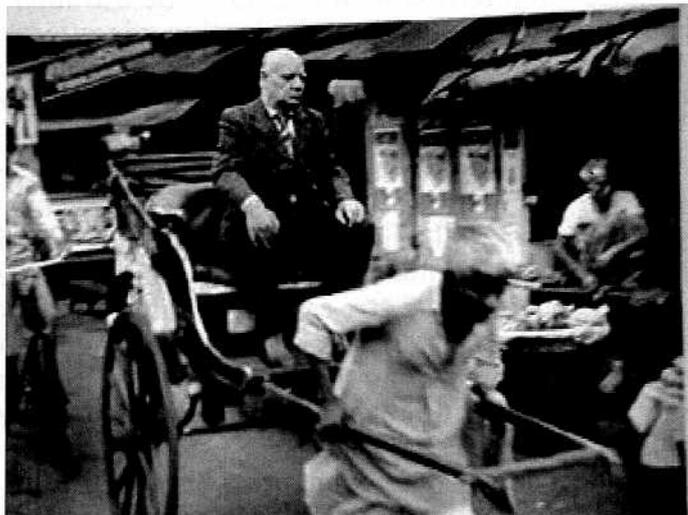
Ce racisme ne postule pas forcément la supériorité de certains groupes ou peuples sur d'autres mais la nocivité de l'effacement des frontières, l'incompatibilité des modes de vie et des traditions, la perte de la stabilité sociale communautaire (évidemment illusoire).

Ce que l'on veut faire entendre ici c'est que les racismes actuels ne sont pas tant l'expression d'une *structure* de classe, mais bien aussi une forme typique de l'aliénation politique inhérente aux *luttés* de classes, et ce sous des formes particulièrement ambivalentes<sup>11</sup>. Ces luttes résultent elles-mêmes de *processus* de prolétarianisation, qui implique la *polarisation* des classes. Il est clair que l'universalisme de l'idéologie bourgeoise (et donc aussi son humanisme) n'est pas incompatible comme forme même du processus d'accumulation, avec le système de hiérarchies et d'exclusions qui prennent avant tout la forme d'oligarchies, de racismes, de sexismes.

L'imbrication exploitation/racisme exprime deux faits : - d'abord que les nationalismes politiques et culturels fonctionnent comme opérateurs de pacification du rapport capital/travail;

- tout en jouant sur l'exclusion du rapport capital/travail des immigrés perçus comme surnuméraires parasites de l'économie nationale (donc exclus de la sphère proprement dite du politique).

Et si l'on pose souvent l'intégration des classes populaires et l'exclusion des immigrants étrangers



<sup>8</sup> voir Echanges, avril 2006 p15 « Les éléments concrets de la vie dans les cités ouvrières des banlieues françaises et leur évolution », voir aussi Jacques Donzelot, « L'invention du social », minuit, 1979, sur le contrôle par l'assistanat et Abdelmalek Sayad, « L'illusion du provisoire », raisons d'agir, 2006.

<sup>9</sup> voir Robert Castel, « les métamorphoses de la question sociale », et Boltanski, Chiapello, « le nouvel esprit du capitalisme », gallimard, 1999

<sup>10</sup> voir les émeutes contre les formes esclavagistes du salariat, d'ouvriers indiens et philippins (plus d'1 milliard de \$ de dégâts) sur le chantier de la Burj Dubai Tower prévue pour être la plus haute tour du monde en 2008

<sup>11</sup> voir EJ Hobsbawm, « Nations et nationalismes depuis 1780 », gallimard 1992, et « les enjeux du XXIème siècle », complexe, 2000

comme les deux faces d'une même pièce, dont les exemples sont innombrables à l'échelle mondiale ( murs US/Mexique, Israël/Palestine, ligne entre les Corées, esclavagisme des immigrés au Moyen-Orient, au Bangladesh, en Chine, au Nigéria (où les révoltes ne cessent de se succéder), migrations mortelles Sud-Nord, Est-Ouest<sup>12</sup> ), nous voulons confirmer que le mécanisme exclusion-inclusion est en fait plus complexe et plus féroce.

Un bon exemple pour comprendre en France cette dialectique entre intégration comme adoubement et exclusion comme lieu(es) du ban, concerne la politique de protection du marché du travail mise en place entre 1880 et 1930<sup>13</sup>, et notamment la loi sur les travailleurs étrangers de 1889, qui suivait de peu celle sur les syndicats de 1884 et qui conduisit aux lynchages de nombreux ouvriers italiens dans le sud de la Rance. En interdisant aux étrangers de travailler sans autorisation officielle, nombreux d'Etats décident à cette période de réguler les flux migratoires, et d'interdire notamment après 1929, l'entrée des immigrants sur leur territoire en période de récession, de canaliser les flux vers les secteurs déficitaires, de limiter la concurrence dans les branches prisées par les nationaux, de verrouiller pour eux la fonction publique.

Pendant la Seconde guerre mondiale, le nazisme et Vichy appliquèrent ces principes de manière paradigmatique. Toute une partie de l'Europe était en exil<sup>14</sup>...

Le capital a aujourd'hui mis le monde entier en situation de migration économique. Abolissant les frontières du marché mais jamais celles de ses enclaves stratégiques. Et pour de longues années encore!... Plus possible d'être casanier dans le Sud aujourd'hui. Pas d'aides sociales, de sécu, d'assurance - chômage ou de revenu minimum. Au boulot! La diaspora ou la communauté attendent le relais... Les trois 8 pour tout le monde! Le service du travail ne doit pas être seulement obligatoire mais spontané!... En réalité dans tous ces cas, le dispositif est systématiquement mis au service de l'intérêt national.

Ainsi au Nord, et particulièrement en Europe, la crise de la natalité (Allemagne, Espagne, Italie), le vieillissement des populations (Rance), l'idée que la force d'un Etat dépend de l'importance de sa population, de l'augmentation des conscrits, de l'assurance de la présence de travailleurs surnuméraires à inclure dans la rotation des flux tendus<sup>15</sup>, a prévalu pendant les 30 glorieuses, ouvrant les frontières aux non-européens issus de leurs colonies. Cela pour mieux resserrer l'étau en phase de crise et de décroissance, afin d'instaurer concrètement les polices des frontières, les fichages (Système d'information Schengen,...) et le contrôle des flux migratoires au moyen de camps de « tri » devenus bases avancées de sélection et de rétention, (en Lybie pour l'Italie, au Sénégal et au Mali pour la France, au Mexique pour les US). Pour les pouvoirs, inscrire les rafles et les expulsions dans la continuité, c'est inscrire les processus d'exception dans la norme et la répétition. Guerre sociale et guerres internationales; hypervisibles (Irak) et silencieuses (Darfour/Caucase). C'est cela la dissuasion des puissants, à l'instar du nucléaire. La prétendue guerre à la violence par la violence extrême, et la dislocation..

### ***Flexibilité et Double jeu dans les migrations : les marges de manœuvre.***

« Compte tenu du choc démographique à venir en 2005, il ne serait pas absurde d'inverser les flux migratoires. » Denis Gautier-Savaignac, président de l'Unedic, en 2000

« Nous ne pouvons pas recevoir en France toute la misère du monde. » Michel Rocard, 3 dec 1990. Parallèlement au Sud, les pays tout juste sortis du colonialisme continuaient d'entendre un double message<sup>16</sup> : aux opprimés on disait, sur le modèle occidental, que leur position sociale peut changer, pourvu qu'ils acquièrent par l'éducation les compétences nécessaires pour des fonctions dans les groupes supérieurs (de l'agricole à l'industrie, de l'industrie aux services et à l'administration,...). Mais ce principe de l'ascenseur social repose sur le leurre méritocratique, où il est toujours plus facile de descendre que de monter...

Aux oppresseurs et dictateurs de ces pays le message impérialiste reposait sur le fait qu'une éducation

<sup>12</sup> pour les migrations Est-Ouest, notamment Asie centrale vers Russie, Pologne (voir les lagers dans « Pouilles »), Albanie vers Italie, migrants du monde entier vers l'Angleterre...

<sup>13</sup> voir Gérard Noiriel, « Etat, nation, immigration », belin, 2001, Roger Bastide, « Problèmes dans l'entrecroisement des civilisations », puf, 1960 et Karl Polyani, « la grande transformation » voir aussi les romans de Jean Malaquais, « Les Javanais », et « Planète sans visa »

<sup>14</sup> voir WG Sebald, « Les Emigrants » ,

<sup>15</sup> voir Asymétrie 3 « Flux tendu »

<sup>16</sup> voir Paolo Freire, « Pédagogie des opprimés », maspero, 1974, pour l'Amsud, mais aussi Frantz Fanon, « Peaux noires, Masques blancs » pour l'Afrique et Gayatri Spivak « subétudes », oup, 1983, pour l'Inde.

conforme aux valeurs de l'Etat, qui propose le suffrage universel et qui instaure une égalité des droits et un système de reconnaissance *entre* les opprimés, toutes positions hiérarchiques confondues, ne pouvait que leur profiter. Ici le leurre démocratique et représentatif est mis en place avec pour caution les acquis sociaux et les gardes-fous juridiques. La ruse du capital, grossière, mais intrinsèquement perverse<sup>17</sup>, ne continue de fonctionner après la guerre froide, au Nord comme au Sud, qu'avec la collaboration et l'autorégulation prônée par le citoyennisme et le volontarisme alter (ONG, monde associatif, société civile), désireux d'aménager au « moins pire » le racket capitaliste, se posant toujours en interlocuteurs réactifs, bientôt en jurys de citoyens... Quand par contre le mouvement se durcit, la récupération sécuritaire n'a d'égale que sa constance policière à punir les pauvres<sup>18</sup>.

Dans ces courants de la classe moyenne, on dérive du libéralisme-libertaire au philanthropisme conservateur, en passant par l'humanisme radical. Immergés dans le discours universel des experts<sup>19</sup>, de Chicago à Moscou en passant par Pékin et Caracas, les classes moyennes et les prolétaires s'inscrivent pourtant tous dans un modèle économique fondé sur l'auto-valorisation de l'argent et des marchandises et qui ne fonctionne que sur la plus-value permanente (profit/intérêt/rente) par l'exploitation, mais où « s'accroît toujours le déclin de l'accumulation mondiale centrée sur le dollar » (voir Loren Goldner, *Echanges* 117). Les budgets de Wall Mart et de General Electric (pionnier du postfordisme et plus puissante transnationale actuelle), tout comme ceux des fondations Gates<sup>20</sup> ou Soros, dépassent ainsi ceux d'Etats comme la Turquie et le Koweït... Quand on sait l'Etat de ce monde, économique mais surtout écologique (passage du Nord Ouest, barrage des 3 gorges, Tchernobyl, AZF, Grands Lacs, Amazonie,...) et énergétique (guerre du gaz, crise du pétrole, raréfaction de l'eau potable,...) on voit toutefois mal quel progressisme, même à venir, pourrait sauver le capitalisme... On a dénombré rien qu'en Chine 50 000 émeutes liées à des conflits éco-industriels pour la seule année 2005!!<sup>21</sup>

L'inconvénient d'une polarisation sur la « textualité » du colonialisme, des racismes et des nationalismes, sur la critique du discours des élites et des pratiques oligarchiques, c'est qu'elle *dématématise* presque systématiquement et définitivement l'antagonisme entre oppresseurs et opprimés pour le confiner dans l'ordre de la culture.

Dans « La propagande du quotidien », Hazan<sup>22</sup> montre bien combien la langue du capital et de l'ordre fonctionne sur le principe du vide, du prophétisme éculé : plus elle est parlée, plus ce qu'elle promet se produit dans la réalité; en France ainsi il n'y a plus de pauvres mais des gens de conditions modestes, plus de classes mais des couches sociales, plus d'exploités mais des exclus, plus de prolétariat mais des tranches, d'âge, de revenu, d'imposition.

« Et c'est toujours par *euphémisation* que l'homme blanc se défend en butte aux attaques déloyales d'intégristes plus ou moins basanés [...] Post-colonialisme est un mot-masque, constate ainsi Hazan, il expose au danger de faire oublier ou d'oublier que le pillage continue après le changement d'étiquettes des pays en développement (émergents s'ils ont des ressources pétrolières et en tout cas jamais du tiers-monde, expression bannie, évoquant les mauvais souvenirs des luttes de libération des années 1960) et qu'en France même sévissent toujours l'imaginaire et les pratiques coloniales. Cette permanence s'est manifestée lors du vote à l'Assemblée, en février 2005, d'une loi imposant aux programmes scolaires d'accorder à l'histoire de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord, la place qu'elle mérite. Un tel révisionnisme légal, outre qu'il est, sauf erreur, sans précédent en France, montre bien que l'esprit du colonialisme est décidément bien vivant. »

Comme on a renvoyé l'usine et les ouvriers dans le passé, les classes et les luttes aux archaïsmes, le destin de multiculturelle et dynamique, dont les exclus sont fatalement des fainéants, des asociaux et des clandestins aux destins marginaux et fragmentés... L'« homo-modernus » voulu par la ville de Paris

<sup>17</sup> voir Claude Bébér, « Ils vont tuer le capitalisme », plon, 2003, typique des « insiders », critiques du capital par les patrons eux-mêmes...

<sup>18</sup> voir Lucienne Bui Trong, ex-patronne des RG, qui reconnaissait qu'1/ 3 des émeutes urbaines depuis le début des années 90 étaient provoquées par les flics eux-mêmes, « les Racines de la violence. De l'émeute au communautarisme » p63-70, audibert, 2003.../ Voir surtout Loïc Wacquant, « Punir les pauvres », agone, 2004

<sup>19</sup> voir Jacques Sapir, « Les trous noirs de la science économique », seuil, 2003, surtout chapitres 2-4-5 (sur les formes de la valeur : en soi et d'échange, et sur le circuit production/circulation/ reproduction du capital)

<sup>20</sup> voir Los Angeles Times, janvier 2007, sur les placements pétrolières dévastateurs, au Nigéria notamment, du patron de Microsoft.

<sup>21</sup> voir Le Monde du 31 janvier 2007.

<sup>22</sup> voir Eric Hazan, « LQR-La propagande du quotidien », raisons d'agir, 2006

et la RATP contre les barbares intérieurs<sup>23</sup>, ne peut masquer que la démocratie, comme production de consensus (participatisme/charisme), va être de plus en plus mise à mal.

### **Colonialisme et Esclavagisme n'ont jamais disparu...**

« L'idéologie capitaliste, sinon industrialiste, conquérante voici quelques décennies, a perdu sa fonction unificatrice.(..)L'islam politique se proclame « anti-capitaliste » sans pour autant proposer un modèle alternatif.(..)Nulle part ne s'imposent de figures modernisatrices comme Lumumba ou les leaders du pan-arabisme et de la Tricontinentale ». Dauvé et Nesic.

Nous voudrions encore montrer qu'un débat comme celui engagé par les acteurs des « *subaltern studies*<sup>24</sup> » en Inde et ailleurs (Amsud et Afrique du Sud et de l'Est notamment) depuis les années 1980 se confronte justement aux mêmes difficultés. La distance prise dans le même mouvement par rapport à ce qu'on étiquetait comme le modèle universel occidental de la rationalité conduit à valoriser la différence *pour elle-même*, indépendamment de tout autre critère normatif que la résistance à l'emprise uniformisante de la modernité, en la *dématérialisant* justement...

Nombreux sont en qui homologuent binaire l'opposition modernité indigène. Si leur nom du minoritaire et d'indépendance, nous l'incarnation en Inde oppressive, qui Lumières, et d'un milieu non-occidental; ceux des subalternistes pré-colonial, le culturalisme, au nom (comme c'est le cas de



Gyan Prakash, dans un façon dont la relation dominants de la région Gange, centre-est de et les employés comme depuis l'époque entre employeurs et que matérialiser une la société hiérarchique donc un post-féodalisme). Ce partage fonctionnel impliquait de part et d'autre des droits et des devoirs englobant tous les aspects de l'existence et incluait des relations de crédit, qui n'étaient qu'un aspect annexe du rapport employeurs-employés et non son fondement.

C'est dans le sillage de l'abolition de l'esclavage en Inde, au nom de l'idéal libéral, encore une fois hérité des « Lumières » que les Britanniques ont au XIX<sup>ème</sup> siècle qualifié juridiquement cette dépendance pour la conformer au droit moderne et la rendre du même coup susceptible de correction par les voies judiciaires ordinaires<sup>26</sup>. Ils l'ont alors assimilée à un engagement contractuel de travail

Inde les « subalternistes », encore de l'opposition élites/subalternes à occidentale/culture critique de l'Etat-nation, au du marginal, née du combat semble juste, tant l'Etat est d'une modernité politique remonte à l'idéologie des réformisme libéral en il reste difficile de soutenir qui réhabilite du coup le nationalisme, l'ethno- de la critique du colonial certains anti-industriels qui rurales).

livre de 1990<sup>25</sup>, explique la entre les paysans du Bihar (traversée par le l'Inde) ouvriers agricoles a évolué coloniale. La distinction ouvriers, ne faisait autrefois différence de statut propre à des castes ( et constituait

<sup>23</sup> voir Sadri Khiari « Pour une politique de la racaille » textuel, 2006 et Eric Maurin, « Le ghetto français »,seuil, 2004

<sup>24</sup> études des subalternes, hors et basses castes, parias, intouchables et évidemment migrants en Inde, lancées dans les années 1980 par des universitaires marxistes indiens ( Shahid Amin, Gayatri Spivak, Dipesh Chakraverty, Ranajit Guha, Partha Chatterjee, Gyan Prakash) et non indiens (Hommi Bhabha, Daniel Hardiman, Edward Said, David Arnold)

<sup>25</sup> voir Gyan Prakash, «Bonded Histories: genealogies of Labor servitude in Colonial India» cambridge university press, 1990 et Jacques Pouchepadass, « la critique post coloniale de la modernité »2001

<sup>26</sup> on pense au dépassement en Occident du droit coutumier par le droit romain ,devenu droit civil, qui consacre la propriété privée et la personne, qui garantit les contrats. « L'humanisme occidental se fonde sur le droit privé et la propriété privée »P. Nemo, « Qu'est-ce que l'Occident? », puf.// voir aussi en quoi l'abolition de l'esclavage est *réellement productif*, avec la guerre de Sécession, aux US.

souscrit en contrepartie d'une fourniture de crédit. Or cet endettement qui pèse sur les plus pauvres s'avère presque toujours impossible à rembourser tant, du fait de la division capitaliste du travail et de leur situation rurale, leurs salaires sont maigres. Les Britanniques, par leur réforme, ont donc effectivement institué *la dette comme base légale de la servitude politique*, et fait de l'ouvrier agricole une force de travail assignée à vie à un créancier. Tous les « efforts » ultérieurs de l'Etat indépendant pour abolir cette forme de servitude ont échoué jusqu'à aujourd'hui, et la violence de la relation employeur-employé réduite comme partout à sa composante économique est devenue inexpiable. Ce n'est pas ici que de l'acculturation<sup>27</sup> ...

Rajanit Guha, avait posé dès le premier numéro de la revue<sup>28</sup> les jalons de leur travail :

« La culture bourgeoise a atteint sa limite historique avec le colonialisme. Aucune de ces nobles conquêtes, le Libéralisme, la Liberté, la Démocratie, le Règne de la Loi, ne peut survivre à l'inexorable nécessité inhérente au capital de s'étendre et de se reproduire en menant hors de ses bases une politique de domination coloniale. Mais au delà, c'est notre propre dispositif de critique du grand récit capitalisme des Lumières et du progrès européocentrisme, qu'il nous faut remettre en cause. Au lieu d'emboîter le pas aux grands discours de l'émancipation, il s'agit pour nous de faire comprendre que la raison n'est qu'un modèle culturel parmi d'autres, et par la même de *provincialiser* l'Europe, référents théorique implicite de toutes les historiographies élitistes. Il s'agit même éventuellement de la *tiers-mondiser*, en soutenant et en stimulant la résistance des subalternes du monde développé. »

La différence profonde que nous entretenons avec le discours de Ruha, c'est que l'Inde actuelle n'a pas encore été gagnée par le désintéret des sociétés nanties pour la lutte de classe, les luttes partisans collectives. Les grands mouvements revendicatifs, les syndicats interfédéraux, l'énorme militance des femmes, y restent une composante continue et presque ininterrompue de la vie politique. Si en Europe, le combat social mondial se joue encore aussi, il y est non seulement d'un autre rythme, mais aussi d'une autre intensité (rythmée par les désillusions progressives (ou croissantes) des classes moyennes)...

### ***Race, classe, genre<sup>29</sup>; triade inévitable dans le capital, équation irrésoluble du cosmopolitisme.***

« La France en vient à renier les principes qui ont fait sa grandeur. C'est la traduction insidieuse de l'idéologie de *gender*, influente à l'ONU et au Parlement Européen qui remet en question la différence sexuelle comme fait objectif et *universel* sur lequel repose l'organisation sociale. Basculer dans la reconnaissance de désirs subjectifs et individuels, c'est attenter aux bases mêmes de notre système normatif. » Christine Boutin, 10 dec 2004.

La notion de *colonialisme* est sortie du cadre des nations et de leurs indépendances, pour fonctionner aujourd'hui dans les termes du marché et des flux financiers, *énergétiques* et migratoires, maintenant la domination historique du Nord (US, UE, Russie) et de ses quelques avatars dans les pays de la Tricontinentale. Mais le Tiers-Monde a toujours su que s'il se développait économiquement en telle ou telle partie intranationale, c'était toujours au détriment de telle autre dans tel ou tel pays du Sud (par exemple, en 1956, Suez et le barrage d'Assouan finalement accordés à l'Egypte = indépendance refusée à l'Algérie, alors que le Maroc et la Tunisie le sont depuis 1954)<sup>30</sup>.

Ce que nous avons essayé de faire comprendre ici, c'est bien que ce n'est pas de l'ethnocentrisme, des nationalismes exacerbés et de la Révolution industrielle du 19<sup>ème</sup> siècle que naît le capitalisme, mais

<sup>27</sup> voir Derrida, « Spectres de Marx, L'Etat de la dette, le travail du deuil, et la nouvelle Internationale »

<sup>28</sup> voir « Subaltern studies », N°1, 1982, oxford university press, « The prose of counter-insurgency »

<sup>29</sup> voir Françoise Guillaumet, « Femmes et migrations », labiria, 2002<sup>e</sup> et Judith Butler, La vie psychique du pouvoir, léo cher, 2003

<sup>30</sup> *La manière dont on traite les migrants s'imbrique fondamentalement dans la manière dont on a traité les prolétaires dans l'Europe de l'Après Plan Marschall et dans le monde des décolonisations (1947-1975), mais aussi les femmes, dès le XVIIIème siècle, dans des cadres comme la famille, la religion, le travail, la politique; depuis, les notions d'exclusion et d'intégration (+ LQR) ont fonctionné jusqu'à faire disparaître même des mots ou appellations des notions comme le prolétariat ou l'internationalisme mais jamais les conditions triviales d'existence et de survie des exploités ni le vieux schéma : centre/semi-périphérie/périphérie-*

<sup>30</sup> et qui commence à Venise aux XII-XVèmes siècles avec le constat qu'on a pas besoin de Dieu pour faire du commerce, de la traite, des conquêtes., voir les livres de Lewis Mumford, Fernand Braudel, E.P. Thompson

qu'il est un mode d'organisation, de production et d'opération originaire<sup>31</sup>, qui peut se passer des races ici, des classes là, des genres là-bas, mais fonctionne toujours autour de ces référents de manière globale et combinée, cherche à entretenir leur exacerbation pour masquer la ligne de partage exploités-exploités, et s'arrange toujours mieux en fait d'Etats autoritaires, hygiénistes et racistes mais aussi, c'est évident, du libéralisme libertaire-sociétal des Giddens, Schröder, Zapatero et consorts. Quelque soit l'intensification du rapport entre vitesse et politique, entre bureaucraties et populismes, et l'arrière-fond d'urgence et de catastrophe, c'est toujours la volonté *d'effacer le litige politique originaire de l'économie* qui s'exerce dans le capitalisme. Le progressisme et le scientisme ont toujours su profiter de l'impact sur les traditions que drainent subversion et révolution, en ramenant toujours les enjeux critiques aux vieilles alternatives manichéistes inimitié-soumission ou haine-apathie, pragmatisme-utopie, clairvoyance-obscurantisme, humilité-charité/barbarie-profit, et surtout virilité-féminité<sup>32</sup>...

A cet égard antiracisme et antisexisme, entretiennent les positions dominantes (patriarcat/domination masculine), quand ils différentialisent dominés et dominants à l'intérieur des peuples. Ils particularisent et ethnicisent des traits généraux (paternalisme, virilité, hystérie..), en différentialisant à outrance les peuples et les sexes, autour d'une norme hétérocentrée « avancée » (le couple, marié, de préférence blanc..), et d'autres déviantes, dégénérées ou amoraux (la polygamie, la tournante, les trans- et homo- sexualités, la déscolarisation..) Avec Foucault et Butler il faut entendre que le genre n'est pas la propriété des corps ou quelque chose d'originel chez les humains, mais bien les effets produits dans le corps, les comportements, les rapports sociaux, par le déploiement d'une technologie politique, biopolitique sécuritaire, qui alterne hypersexualisation et déssexualisation, autour de la « tradition pornotrope européenne ». <sup>33</sup> Derrida comme les féministes ont montré que l'un de l'(un)iversel soi-disant non marqué est masculin. C'est ici l'articulation entre les oppressions qui est en jeu; les mécanismes des systèmes patriarcaux et racistes sont similaires : ils visent à l'assignation à une place sociale sur la base de critères qui essentialisent un groupe.

Ainsi l'unicité, l'ubiquité et l'invisibilité, mis en avant par l'universalisme et le processus civilisationnel, se sont affirmés face et par l'« Orientalisme » posé comme exotisation de la violence et du patriarcat, comme stigmatisation des figures et identités non-Occidentales, notamment africaines et musulmanes, basées en général.



### **Ventriloquisme démocratique.**

Si toute identité sexuelle découle nécessairement d'un deuil non résolu, toute subjectivité se constitue comme modalité du pouvoir qui se retourne contre elle-même. C'est ce retournement, écho de la voix de la loi, dont il faut pouvoir se détacher. C'est ce retournement que cherche à instaurer chez ses migrants la société française, universaliste (d'empire, d'inconscient et d'esprit), intégrationniste et assimilationniste, toujours dans le sens d'une vaste classe moyenne, docile, multiculturelle et solidaire, parachèvement infini de la mixité sociale dans le capital et le surmoi social...

L'imbrication exploitation/racisme implique avant tout la nécessité d'opposer à une lecture ethnicisante des rapports capital/travail, le caractère *commun* de la force de travail prolétaire. Ceci est fondamental et implique encore le choix du concept de classe comme seul rempart opérationnel face aux différenciations/individualisations stratégiquement entretenus par les intérêts capitalistes coalisés.

Mike Davis a notamment montré combien les trois périodes de sécheresse (1876/77- 1889/91- 1896/1902) dans les grands pays tropicaux ( Brésil, Chine, Inde, Afsud ), qui correspondent à la

....  
<sup>32</sup> voir Nicolaus Sombart « Carl Schmitt, les mâles vertus des Allemands », cerf, 1994

<sup>33</sup> voir M.Hélène Bourcier, « Sexpolitiques, Queer zones 2 », la fabrique, 2004. Loin d'être antagonistes ces technologies de genre et de bio pouvoir sont les signes mêmes que les mystères de la féminité sont maîtrisés par une volonté de savoir moderne et donc masculine...

première « mondialisation », ont favorisé une internalisation économique, non pas pluraliste, comme les axes formés pendant les deux guerres mondiales pouvaient le laisser penser, mais associée à la domination politique coloniale des métropoles ( celle du Commonwealth et de la Françafrique, aussi bien que celle du maccarthysme et de la guerre contre le terrorisme). Davis souligne combien les crises de subsistance qui ont accompagné ces sécheresses sont à l'origine du « sous-développement » et des migrations contemporaines<sup>34</sup>, de l'inégalité de ressources et de revenus entre ces pays, qui n'étaient pas avant ces crises des « terres de famines », et les pays occidentaux.

Internationalement comme intranationalement, le vieux schéma centre/semi-périphérie/périphérie fonctionne encore. En France, dans les cités comme dans les quartiers populaires, la complexité d'une « ligne de classe » réside justement dans les contradictions internes qu'elle comporte (et notamment la non-reconnaissance du *caractère politique du racisme*, les effets de la « racisation » des immigrés dans le champ de l'élaboration théorique des perspectives de luttes, le maintien hallucinant de milieux radicaux socialement et racialement homogènes!...). Quand on sait l'énorme et constante implication des OS immigrés dans les luttes d'indépendance et sociales de la France des années 60-70, des combinaisons nombreuses doivent pouvoir persister (malgré l'isolement, la répression, toujours féroce, mais aussi les dérobades, les trahisons, le simplisme et les généralisations). La majorité n'est



l'enjeu ni de la contradiction, ni de l'asymétrie. On détruit, déconstruit, désapprend, démolit, quand on a rien perdre. Les ségrégations sociales engendrent une rage tenace, loin des pulsions du virtuel. Si la peur tétanise, la persistance du sinistre la décuple toujours. Il ne doit pas y avoir d'identités définitives.

L'union des différences a

toujours été le but tant de l'anthropologie que de toutes les hiérarchies. Il ne s'agit jamais pour nous de s'« unir dans les différences », que, d' au contraire, pouvoir maintenir les diversités, résoudre des problèmes identitaires séculaires, exproprier les exploiters-promoteurs-assureurs, pour qui le risque est aussi nécessaire que le mal aux médecins ou la guerre à la troupe et aux marchands de canons...C'est le caractère diffus et dés-hiérisé de la classe qu'il faut pouvoir entretenir à l'opposé des systèmes pyramidaux des bureaucraties et des mafias et de ceux, prétendument horizontaux, du managérial et du citoyennisme modernes.

Accepter la condition de *dépendant*<sup>35</sup>, la subir, pourrir, dépérir, même si l'on ne possède rien, même si l'on ne veut rien posséder, même insubordonné; tel est le découragement entretenu au Nord comme au Sud. Il s'agit de survivre et d'habiter la jungle industrielle, où les gorilles sont pandores et mouchards...

Si la condition de *servitude volontaire* nous paraît partiellement anachronique et ambivalente, celle de « *contrainte intériorisée* »<sup>36</sup> qui s'applique maintenant individuellement, par le niveau d'implication dans les forces gestionnaires et productives, dans les flux tendus du travail salarié, complexifie les antagonismes *tout en les rendant plus directs*. Elle traduit non seulement les circuits de la mauvaise conscience, mais aussi les tropismes politiques, psychiques et sexuels actuels.

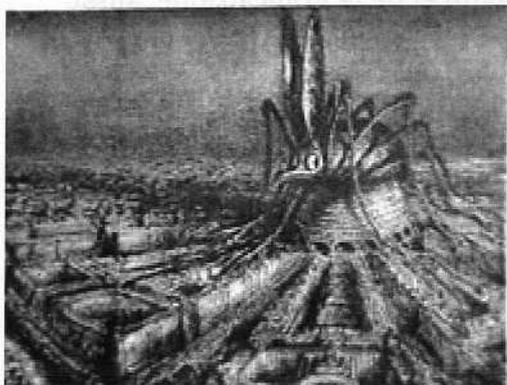
Voir sur Internet dossier migrations : grande et petites manœuvres [carobella@no-log.org](mailto:carobella@no-log.org) Ed Carobella, 88 rue de L'Evêché, 13002 Marseille

<sup>34</sup> voir Mike Davis, « Génocides tropicaux. Catastrophes naturelles et famines coloniales (1870-1900).Aux origines du sous-développement », la découverte, 2003

<sup>35</sup> voir articles à venir sur « Différences et dépendance. », sur la problématique capital/nature et sur une « brève histoire du pain »..

<sup>36</sup> plus encore que celles de subordination ou d'assujettissement ..

## (Note de lecture) Les Sociétés militaires privées et la privatisation de la violence.



(- Xavier Renou, dir, *La privatisation de la violence, les SMP au service du marché*, agone, 2006

- Philippe Chapleau, *Les Mercenaires de L'Antiquité à nos jours*, ouest-France, 2006

- Olivier Hubac, *Mercenaires et polices privées, universalis*, 2005)

« Secret : pour manier correctement le secret, il faut d'abord l'ensevelir ou l'enfourir; puis le trahir, le percer, le violer. » H.Laroche, Dictionnaire des clichés littéraires. (arléa, 2001)

(« N'oubliez pas qu'entre un condottiere et un con tout court, l'espace d'un tiers suffit. » blague de barbouze.)

### **Des Chartred companies aux mercenaires modernes.**

Si c'est pendant les luttes pour la décolonisation (et notamment en Indochine, Inde, Algérie et Maghreb, Proche-Orient, Afrique noire... ) qu'on assiste à l'émergence des mercenaires modernes et d'opérations de polices privées et internationales, un nouveau seuil a été franchi, après la période qui part de la fin de la guerre du Vietnam en 1975 à la fin de celle d'Afghanistan en 1989 et la chute du Mur, qui est l'année de naissance de la première société militaire privée moderne Executive Outcomes, dans le régime encore ségrégationniste d'Afrique du Sud (fin de l'apartheid en 1992).

Avec l'émergence des sociétés militaires privées, on touche en réalité à une des caractéristiques de la restructuration des régimes de la gouvernance capitalo-étatique ( montée de l'Etat pénal en Occident à partir de 1975, transformation des modes d'exploitation coloniaux en « périphéries nécessaires » ) bien plus qu'à une perte de contrôle de la coercition traditionnelle dévolue du fait de la montée des Etats « régaliens ».

Si cette restructuration du rapport Capital-Etat est incontestable, c'est aussi parce qu'il entre en crise dans son domaine de prédilection, le « service-action », la violence légitime, le sécuritaire. On le voit tant dans des luttes intérieures (émeutes de novembre), que dans des conflits armés (Irak, Afghanistan, Colombie, Caucase, Afrique) ou la gestion des catastrophes naturelles (voir le rôle de l'armée et des SMP à la Nouvelle-Orléans).

Notre thèse est bien que sous les aspects de la privatisation, on ne peut plus réelle, la violence, militaire, policière, de renseignement et de contrôle, de maintien de l'ordre, si elle échappe aux critères de la légalité étatique, reste largement para-étatique. Si la force armée n'est plus hyper-étatique (au sens de polices politiques : maccarthysme, Kgb, Stasi, ...), la confusion et les zones grises (nébuleuses) qui les entourent, n'empêchent pas de déceler les liens étroits et les résurgences pratiques que les (poly)garchies économique-politiques instaurent avec leurs nouveaux prestataires de services.

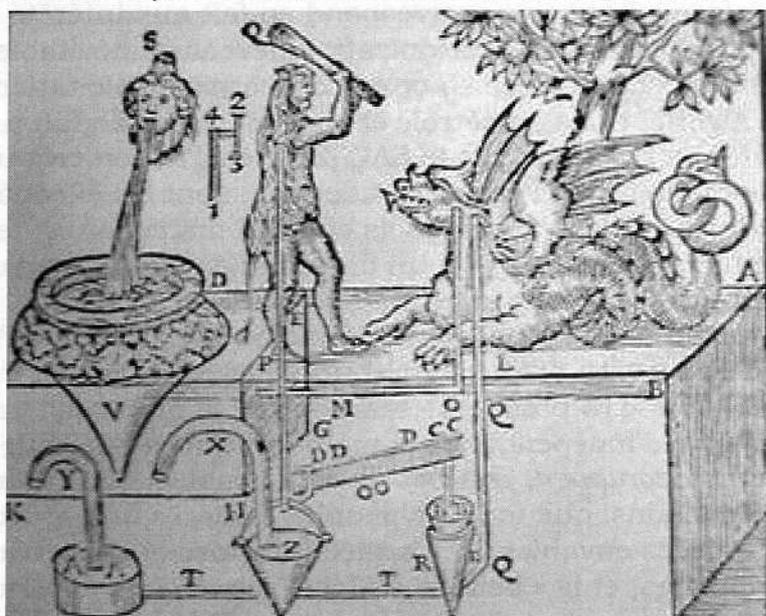
Avec le développement d'un panoptisme allégé de tout progressisme (« realpolitik » du capital) et usant de la transparence comme d'un fouet (quant aux questions économiques, juridiques, migratoires, policières, médicales, écologiques,..), les Etats et les multinationales dominants mobilisent l'assistance sociale comme sélection continue et mènent des opérations de police comme correction nécessaire et d'encadrement des populations.

Une question centrale se pose ici : quand L'Etat et le Capital s'emparent du terrain de la guerre populaire, asymétrique, illégaliste, de guérilla, qu'advient il des pratiques de lutte

armée? C'est d'une véritable récupération qu'il s'agit, récupération productive pour le Capital...

Il est difficile d'appréhender juridiquement les activités de sûreté des SMP, qui dépassent largement l'assistance militaire pure et simple. Leur réalité est hétérogène et comprend 7 grandes formes comme nous allons le montrer. Cependant il faut voir en l'année 1991 un seuil décisif dans la privatisation des tâches étatiques de coercition, l'amorce s'étant développée dans les années 1980 et notamment après l'attentat qui tua 240 marines au Liban en 1983. Car après la guerre du Vietnam (close en 1975 avec 58000 morts US), la « doctrine Weinberger » introduit le concept de « zero death war » qui aboutit à la « doctrine Powell » (qui, en 1991 et à partir de 2001, fait appel aux SMP en Irak). Et de fait, lors de la première guerre du Golfe, la coalition occidentale ne perdit que 250 hommes pour plusieurs dizaines de milliers d'Irakiens tués. Le concept « zero mort » cherche à inverser<sup>37</sup>, en diversifiant les formes des forces armées, l'asymétrie favorable aux guérillas, aux réseaux, et à nombre de manifestations, dans les luttes qui les opposent aux forces conventionnelles. La supériorité avérée des Etats dans des guerres conventionnelles (aéro-navales) ou nucléaires, induit justement ce déplacement des conflits et des combats vers toute forme de terrains et de formes d'action, jusqu'à la récupération des pratiques illégales...

Aujourd'hui ce n'est pas tant la dimension asymétrique des conflits qui est en jeu avec l'implication des SMP au soutien des armées, mais bien la pratique systématique de la guerre asymétrique<sup>38</sup>, donc d'une adaptation aux conditions micro-sociales des conflits. Si celle-ci répond encore à une stratégie clausewitzienne normale d'opposition frontale, bipolaire, elle se déleste des caractéristiques « national-étatique », des lourdeurs procédurales de la bureaucratie militaire, les besoins du marché mondial dictant, par le biais du FMI, de l'OMC et de la Banque



mondiale, les consignes et les mesures propres d'intervention en chaque point du capital mondialisé par dessus tel ou tel Etat, indépendamment de sa volonté ou de son échéancier politique. Aux Etats voyous sont appliqués des mesures d'exception, aux autres le quotidien de celles de contrition et d'exploitation, avec l'urgence et la catastrophe comme épée de Damoclès. L'Etat pénal a besoin aussi bien d'épidémies exceptionnelles (tsunami, Nouvelle-Orléans<sup>39</sup>, H5N1,...) que d'endémies ordinaires (délinquance, hygiène, suivi social, morale...).

Le phénomène de privatisation s'est développé dans les années 1990 simultanément à une démobilisation dans les grandes armées. La fin de la guerre froide d'une part, la professionnalisation des militaires et le renouvellement des équipements en Occident d'autre part, l'augmentation des crédits alloués à la lutte anti-terroriste enfin, sont les trois accélérateurs de cette « externalisation » de la violence.

### **La France, un cas d'école.**

<sup>37</sup> voir Gérard Chaliand, *Guerres et civilisations*, Odile Jacob, 2005, (dernier chapitre) et *Mythes révolutionnaires du Tiers-Monde*, folio, 1994

<sup>38</sup> voir Gourmont, « Guerres asymétriques », 1999 et « la guerre hors limites », rivages, 2006

<sup>39</sup> On sait que les mêmes SMP se sont retrouvées en Irak et en Louisiane.

Le terme « barbouze » se popularise en France à l'occasion de la guerre d'Algérie. Ce conflit, mené par l'état français de la manière dont il le nomme (événements et non pas guerre), lui permet d'utiliser des méthodes qu'il dénonce chez l'ennemi. En effet, le gouvernement français présente cette guerre d'indépendance comme événements, actes de terrorisme orchestrés par une minorité de bandits, à l'échelle d'un département français et non pas d'une colonie. Dans la réalité il utilise l'armée et tout ce qui correspond à des actes de guerre pour mater les rebelles : occupation du terrain par les forces armées, censure des médias et de toute information, police militaire et police civile omniprésentes, déportation de populations, enfermement dans des camps, etc. Mais aussi d'autres méthodes de combat non conventionnelles et franchement illégales : utilisation de mercenaires (barbouzes) militaires et civils pratiquant la torture et mettant à l'abri l'état français de la Convention de Genève, création de maquis contre insurrectionnels (voir harkis, « force K »...), multi polarisation de la guerre de décolonisation en guerre civile, sous-traitance présentant l'avantage de dédouaner l'Etat en ce qui concerne les actes de barbarie commis, et enfin utilisation du terrorisme comme moyen efficace de terreur qui en masque l'origine.

L'OAS (Organisation Armée Secrète, composée essentiellement de militaires et de pieds-noirs d'extrême droite), qui lutte violemment avec des méthodes illégales pour garder l'Algérie-française, correspond en fait aux intérêts des colons et non à ceux de la Nation (pour laquelle la décolonisation devenant inévitable, il faut empêcher les USA et/ou l'URSS d'évincer la France en ce qui concerne l'exploitation des matières premières dont dispose l'Algérie, riche en pétrole et en gaz), ce qui en fait un élément antagoniste et passéiste à éliminer ; tandis que le SAC (Service d'action civique, officine gaulliste de barbouzes, spécialistes de l'action clandestine, dont les effectifs sont recrutés de préférence dans les milieux policiers, criminels et aussi mercenaires, tendance corsaires et tueurs à gages), émanant de l'Etat, est un dispositif de contre terreur visant à vaincre les militants de l'OAS en utilisant les mêmes méthodes.

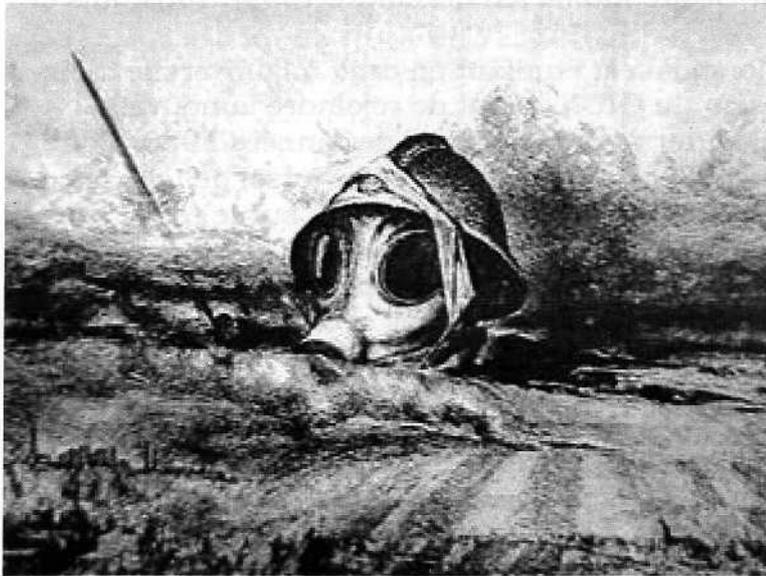
Recontextualisons. En pleine guerre froide, l'expérience du conflit asymétrique fait de la France un précurseur et un pourvoyeur en vétérans pro-empire de l'Indochine et de l'Algérie. Les premiers escadrons de la mort modernes seraient nés en Algérie pendant la guerre d'indépendance (à moins qu'il ne s'agisse de la seconde guerre mondiale avec les *Einsatzgruppen*, groupes de tuerie mobile SS, autorisés par la Wehrmacht à exterminer les Juifs, ainsi que tous les peuples déclarés non aryens, donc sous-hommes, dans les contrées envahies...). L'armée française et les services spéciaux en auraient fourni les hommes, et la « bataille d'Alger » le terrain d'expérimentation. Lorsque les parachutistes de Massu reçoivent du gouvernement français les pleins pouvoirs pour démanteler les réseaux FLN sur Alger, ils vont mettre en pratique les premières leçons tirées de la défaite en Indochine. Théorisée par les colonels Trinquier et Lacheroy, la guerre menée contre une organisation révolutionnaire intègre des formes hétérodoxes de stratégie : la guerre anti-subversive, contre-révolutionnaire, contre insurrectionnelle. Selon Trinquier, il ne s'agit plus seulement de triompher contre une armée en campagne, mais de vaincre des mouvements qui cherchent à se fondre dans la population. La stratégie choisie doit viser à soumettre les esprits autant que les corps, s'efforcer de couper le lien qui existe entre les éléments subversifs et le peuple.

En Algérie, c'est le général Aussaresses qui dirige les « escadrons de la mort ». Les assassinats de militants proches du FLN, et ceux de prisonniers torturés, sont systématisés.

La méthode fera école. Des officiers argentins, portugais ou encore israéliens viennent s'informer et se former à cette nouvelle stratégie guerrière, aussi bien en Algérie qu'à l'Ecole militaire de Paris. Les officiers français d'Algérie leur transmettent leur savoir. Un savoir faire qui présente un certain attrait pour de nombreux pays traversés par des conflits sociaux de haute intensité. Le général Aussaresses et ses adjoints iront l'enseigner en Argentine, où quatorze pays enverront en 1961 leurs officiers suivent les cours, puis aux Etats-Unis (au siège de la CIA à Langley début 60, où il s'agit de former les

instructeurs de l'Ecole des Amériques, que l'on surnommait bientôt « l'école des dictateurs ». Des instructeurs français exporteront aussi ces techniques en Afrique du Sud.

Autant l'OAS est vouée à la disparition une fois cette guerre conclue en sa défaveur ; autant le SAC est destiné à perdurer, l'Etat ayant toujours besoin d'officines secrètes pour



mener à bien la sale guerre qui lui permet de rester seul détenteur de l'autorité politique. On retrouve en effet des mercenaires du SAC dans les « vigiles du rectorat » introduits sur les campus universitaires au lendemain de Mai 68. On peut facilement imaginer que leur véritable mission est de lutter contre la contestation gauchiste, peu importe la manière... Certains membres des forces de sécurité rejoignent de manière ponctuelle, pour l'argent et le plus souvent avec l'assentiment de leur hiérarchie, des formations illégales, pour faire ce que leur corps d'origine ne pourrait se permettre d'assumer

publiquement. Ils se font donc mercenaires, ou corsaires selon le degré d'implication des autorités. Il leur est alors possible d'utiliser des moyens illicites, voire criminels, pour lutter contre tel ou tel ennemi sans impliquer les autorités, ou même en exerçant une pression contre elles (contre-pouvoir).

Le Service d'action civique (SAC), a joué en France ce rôle pendant les années 1960 et 1970, jusqu'à sa dissolution officielle en 1982. Il a fonctionné à la manière d'une police parallèle capable de cambrioler des locaux de syndicats, d'organiser des interventions violentes contre des mouvements gauchistes ou des piquets de grève, d'espionner les adversaires politiques des gaullistes ou de saboter leurs meetings, ou encore d'éliminer physiquement certains ennemis.

F. Mitterrand est élu président de la gauche unie en 1981, il ne peut pas garder une police parallèle gaulliste ! Par contre, son passé monarchiste, vichyste et pro-algérie française, l'inclinent à nommer, aux postes clés des services de sécurité, des personnes plus ou moins connues pour leurs liens avec l'extrême droite. En effet, *quid* de Barril, Courcelle, Lacaze, pour ne citer qu'eux ?

Les barbouzes se professionnalisent. Ce qui caractérise désormais cette catégorie de mercenaires, c'est un degré de technicité supérieur aux corsaires, auxquels ils s'apparentent néanmoins puisqu'ils obéissent toujours, en dernier ressort, au même client. Depuis les années 1980, à la faveur de l'alternance qui fait disparaître la peur des partis de la gauche parlementaire, ralliée au néolibéralisme, les barbouzes se tournent davantage vers l'Afrique, théâtre de conflits d'intérêts multiples entre puissances industrielles demandeuses de matières premières. Ils investissent le domaine de la sécurité militaire, assistent les régimes autoritaires dans leurs campagnes de répression ou de manipulation de l'opinion, et donnent chaque fois l'impression d'incarner la politique de leurs pays sans qu'il soit jamais possible de le prouver tout à fait.

A mesure que leurs horizons s'élargissent, leur recrutement se fait plus sélectif. Ils sont désormais issus principalement des rangs supérieurs de l'appareil de sécurité de leur pays, services secrets, corps de gendarmerie d'élite, grades les plus élevés de l'armée, etc. ; autant de techniciens de haut niveau, et d'intermédiaires précieux pour qui veut monter une opération mercenaire ou de déstabilisation, acheter ou vendre des armes illégalement ou renforcer ses systèmes de répression tout en bénéficiant du « feu orange », l'approbation tacite des autorités, elles-mêmes commanditaires.

*Revenons sur quelques barbouzes françaises.*

**Jeannou Lacaze** : ancien chef d'état-major de F. Mitterrand et ancien officier de la DGSE, il a été tour à tour chargé de la sécurité du dictateur ivoirien Houphouët-Boigny en 1990, quand le réveil démocratique bousculait la dictature, puis de celle des dictateurs Eyadema, Mobutu, Idriss Deby et Laurent-Désiré Kabila (en décembre 1999). Tous, mis et maintenus au pouvoir par la France.

**Paul Barril** : proche de l'extrême droite lorsqu'il est étudiant en droit à l'université d'Aix-Marseille, il devient un policier d'élite au sein du GIGN, avant de rejoindre la nouvelle cellule antiterroriste de l'Elysée, créée par Mitterrand aux débuts des années 1980. Cette cellule est chargée officiellement de la surveillance du terrorisme mais aussi de tous ceux qui peuvent nuire au président Mitterrand. Barril a alors la haute main sur le recrutement de mercenaires pour les missions politiquement inavouables en Afrique. On le retrouve impliqué dans une affaire de terrorisme montée de toutes pièces, l'arrestation des « Irlandais de Vincennes », puis dans des affaires de trafic d'armes et de grande proximité avec certaines personnalités du terrorisme corse. Revenu à la vie civile, il monte des sociétés de sécurité et poursuit ses activités sécuritaires en se vendant apparemment au plus offrant. On le découvre ainsi au service de la sécurité de princes des pétromonarchies du Golfe, mais aussi au Rwanda, au début des années 1990 (ce qui en dit long sur l'implication de la France dans ce génocide). Il apporte également son aide au dictateur du Centrafrique, Ange-félix Patassé, menacé en 2000-2001 par des tentatives de coup d'Etat. Comme par hasard, il ne sera pas interrogé par la commission d'enquête instaurée par le Parlement français sur la complicité de la France dans le génocide rwandais. Ex-commandant de gendarmerie, Paul Barril, aujourd'hui dirigeant de société militaire privée, a pourtant été poursuivi par la justice française pour transfert de fonds illicites (ceux de Boris Berezovski, un oligarque russe ayant détourné de fortes sommes d'argent) et pour proxénétisme aggravé (par le biais de sa société SECRETS et au bénéfice de responsables des pétromonarchies). Il n'est tout de même pas anodin de constater, que à ce jour, les tribunaux français ont toujours absous l'omniprésent entrepreneur de guerre (ou fieffé salope de barbouze !).

**Bernard Courcelle** : instructeur parachutiste, puis correspondant du DPSD (l'ex-sécurité militaire, les services secrets de l'armée française), chargé de la surveillance des trafics d'armes et du mercenariat, il se serait reconverti dans la sécurité privée entre 1986 et 1988, assurant la protection du patron de la société Luchaire et des installations de la division armement de cette entreprise, au moment où éclate le scandale de la fourniture d'armes par la France à l'Iran, et du financement concomitant du parti socialiste au pouvoir par l'intermédiaire de cette société. On le retrouve ensuite chargé de la sécurité du musée d'Orsay et donc de sa directrice Anne Pingeot, maîtresse du président Mitterrand. Officiellement indépendant du DPSD, il est impliqué dans une affaire de trafic d'armes à destination de la rébellion tchétchène au début des années 1990 ; l'argent des Tchétchènes a mystérieusement disparu et les armes jamais livrées. Or dans le même temps, Courcelle fournit un téléphone satellite Géolink au général Djokhar Doudaïev, chef de la résistance tchétchène avec qui il a négocié la vente des armes, téléphone doté d'un signal électronique qui permet aux Russes de le faire assassiner.

Il existe en France, hors intérêts immédiats du pouvoir aussi bien qu'inextricablement liés à ses intérêts, de nombreux liens entre les milieux d'extrême droite, le mercenariat et la barbouzerie d'Etat.

Depuis 1968 et jusqu'à aujourd'hui, au nom de l'anti-communisme et contre le gauchisme et le syndicalisme, pour défendre les valeurs de l'occident chrétien, de nombreux fascistes, néo-nazis, monarchistes, gudards et autres réacs, vont s'engager dans divers conflits, que ce soit au Liban avec les phalanges chrétiennes du parti Kataeb (entraînés notamment par d'ex membres de l'OAS), en Birmanie du côté de la guérilla chrétienne Karen, ou encore en France avec les GAL (Groupes armés de libération) créés pour lutter contre ETA. Les GAL ont été à ce jour le groupe terroriste le plus meurtrier que la France ait connu depuis 1945.

En 1987, la représentante de l'ANC en France, Dulcie September, est assassinée à Paris par une équipe de mercenaires français, venant de l'extrême droite et liés à la DGSE, encadrés par des éléments des services spéciaux sud-africains.

On les retrouve partout où les oligarchies capitalistes françaises ont des intérêts colonialistes. Du Tchad au Congo, des Comores au Zaïre, du Bénin à l'ancienne Rhodésie. Liste non exhaustive.

Revenons sur ces Sociétés Militaires Privées. En France, les tâches de police sont traditionnellement dévolues à la police nationale, aux polices municipales et à la gendarmerie. N'oublions pas qu'à la veille du régime de Vichy la plupart des agents de la force publique dépendent encore des communes et des départements. L'étatisation de la majeure partie des polices municipales n'intervient qu'en 1941, c'est la naissance d'une véritable police nationale.

Face à la demande accrue de service de sécurité, la peur schizophrène des possédants face à la marée humaine des miséreux (tous ces gueux qui ne pensent qu'à s'introduire chez *toi*, dans ta maison phénix, pour te voler, te violer, te tuer, ce que les garants de la propriété privée nomment le « vide sécuritaire »), une offre privée de plus en plus diversifiée s'est développée. Cette offre à caractère commercial, concrétisée par l'existence de sociétés de sécurité, a été reconnue pour la première fois en France par la loi de janvier 1995 (la LOPS). Dans les pays anglo-saxons, une offre complémentaire à caractère bénévole existe sous la forme d'associations et de patrouilles de citoyens (Bienvenue dans le monde des citoyens relais ! Barbouze un jour, barbouze toujours). Même si au niveau du droit une telle offre reste illégale en France, nous avons pu voir son application lors des émeutes de Novembre 2005.

*Parmi les métiers de la sécurité, distinguons :*

-les métiers à base d'intervention humaine : surveillance et gardiennage, télé et vidéosurveillance, transport de fonds et protection rapprochée. Ainsi que tout ce qui concerne l'humanitaire.

-les métiers d'ingénierie et de production de matériels de sécurité : systèmes de contrôle d'accès, coffres-forts, protection anti-incendie, sécurité informatique, etc.

Ces métiers de la sécurité humaine privée s'exercent dans les domaines suivants :

-l'industrie : c'est l'activité principale des sociétés de gardiennage (entrepôts, zones d'activité, usines, centrales nucléaires, raffineries et sites sensibles)

-le tertiaire : la prolifération des grands ensembles de bureaux a suscité le développement d'une offre mixte regroupant des métiers distincts (contrôle d'accès, accueil, sécurité incendie, surveillance, maintenance, etc.)

-le commerce et la grande distribution : contrôle des espaces et des galeries marchandes par des agents internes et des sociétés de gardiennage, vidéosurveillance, etc.

-les transports publics : la SNCF et la RATP ont développé en interne des forces de sécurité importantes dans les stations et dans les trains.

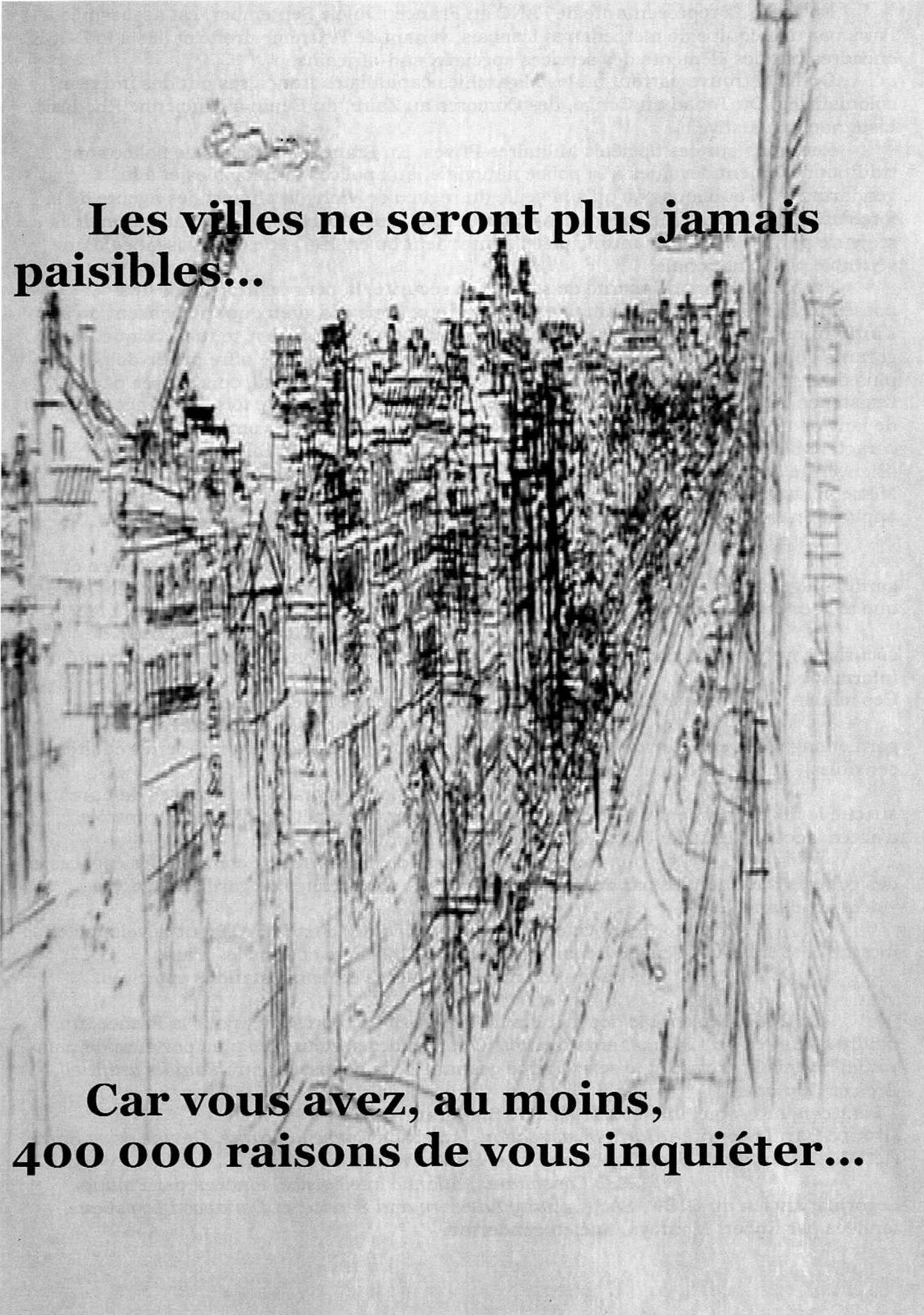
-les grands rassemblements et manifestations sportives.

En 2001, l'ensemble des métiers de la sécurité a représenté, pour la France, un chiffre d'affaires de 12,6 milliards d'euros. C'est un des secteurs les plus porteurs de plus-value, hormis la drogue et le sexe (Tiercé gagnant de la dépossession : *Paradis artificiel, Eros et Thanatos*).

Pour conclure, voici une courte liste de SMP françaises :

Groupe Barril Sécurité : *Barril Investigation, Protection Conseil Sécurité, Groupe privé Barril, Activités sécuritaires, Security Action Store, Haute Protection*

*PHL Consultants, Atlantic Intelligence*, fondées par Philippe Legorjus, ancien du GIGN. *SAS (Security Advisory and Service) et Darkwood Logistique*, fondées par Robert Montoya, ancien gendarme.



**Les villes ne seront plus jamais  
paisibles...**

**Car vous avez, au moins,  
400 000 raisons de vous inquiéter...**



